LE SEMEUR DU KASAÏ

Revue pluridisciplinaire
Numéro 2, deuxième 2011

Le Semeur du Kasaï (LSK) est une revue scientifique pluridisciplinaire publiée grâce au projet « Leadership en développement coopératif » financé par l'Agence canadienne de développement international, dans le cadre du programme de partenariat des Collèges canadiens (PPCC). Le Collège Boréal est le maître d'œuvre du projet dont le site *est www.kuetu.com*

Les textes publiés dans cette revue expriment librement les opinions de leurs auteurs. Ils n'engagent pas la responsabilité des éditeurs institutionnels que sont l'Institut supérieur de développement rural (ISDR-Tshibashi) et l'Institut supérieur de développement intégral (ISDI). La coédition assumée par le Collège Boréal est de type technique. Un comité d'appui scientifique constitué de Kasaïens de la Diaspora collabore à la réalisation de la revue.

Pour toute correspondance concernant les droits d'auteur et le contenu de la revue (articles, comptes rendus, notes et remarques) et toute demande concernant la rédaction, prière de s'adresser à : Le Semeur du Kasaï, ISDR-TSHIBASHI, B. P. 70 Kananga, Kasaï occidental, République démocratique du Congo. issrkga@yahoo.fr ou Comité scientifique appui E-mail : institutrika@yahoo.ca ou encore le coéditeur technique : Les Éditions Glopro (Glopinter@yahoo.ca).

© 2011 Le Semeur du Kasaï et les auteurs

Dépôt légal – Deuxième trimestre 2011
Bibliothèque nationale de la RD Congo
KK 3.0704 – 57 057
ISSN 1913-9608

La reproduction ou représentation de cette revue, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur au Canada. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Direction

Rédacteur en chef : Philippe Kanku, Professeur à l'ISDR-Tshibashi

Administrateur

Jacques Kanku, Secrétaire académique de l'ISDI

Comité de rédaction

Honoré Mukadi Luaba, Boniface Beya Ngindu, Joseph Mputu, Mulamba Katoka, Geneviève Tuanyishayi Mulopo, Evelyne Tshiabidi.

Comité scientifique de sélection

Joséphine Bitota, Modeste Bukasa Tubadikukub, Antoine Bushabu, Joseph Kabamba, André Kabasele, François Kabasele, Joseph Kalamba, Sylvain Kalamba, Lambert Museka, Philippe Kanku, Philippe Malu, François Mpamba, Paul Mukenge Bantu, Joseph Mulumba Musumbu, Parice Munabe, Etienne Mutshipayi, Pierre Mvita, Albert Ndomba, Maurice Ndjondjo, Alphonse Ngindu Mushete, Ntumba Mwena Mwanza, Paulin Ntumba Ngandu, Jean-Adalbert Nyeme, René Okitundu, Albertine Tshibilondi, Jean-Pierre Tshikuna Matamba, Pierre Tshimbombo.

Comité scientifique d'appui

Bululu Kabatakaka, Eddie Kabasele, André Kazadi, Jean Pierre Kapongo, Martin Kalulambi Institut de recherche et d'information sur le Kasaï.

Études et essais

Valentin Tshibangu Kabundama : Problématique de la disponibilité de quelques aliments dans la ville de Kananga : destruction de l'environnement et pistes de solution. P. 3-19

Pierre Ambroise Wishiye Mulumba : Menstruation et résultats scolaires des filles dans les écoles secondaires de la ville de Kananga en RD Congo P. 21-30

Tshikota Ngovo, Luamba Mukini et Muaphosha Muenyi, Maîtrise de quatre operations fondamentales par les élèves des sixièmes primaires de Kananga. P. 31-40

Laurent Kamba Muadimanga : La forge artisanale dans la peripherie urbaine de Kananga : des origines à nos jours. P. 41-54

Védastin Mwanda Kanku Nsele : Étude stylistique de la devinette tonale Mbala. P. 55-86

Kapanga Kapele M.K. et Kalum Muray : Le français, langue d'enseignement et le faible taux de réussites scolaires en R.D.C. Proposition de solution : La méthode verbo-tonale (DVT) pour l'enseignement efficace du FLEet la sûre réussite scolaire. P. 87-102

Problématique de la disponibilité de quelques aliments dans la ville de Kananga : destruction de l'environnement et pistes de solution

Valentin Tshibangu Kabundama
Assistant, ISDR-Tshibashi

Introduction

Suite à une insécurité alimentaire persistante, le gouvernement national a mis sur pied un programme national de sécurité alimentaire (PNSA), qui est en cours de validation. C'est dans ce contexte que cette préoccupation constitue une priorité aussi bien pour le Kasaï Occidental que pour la ville de Kananga qui accuse un état nutritionnel déficitaire se traduisant par de taux de malnutrition dépassant le seuil de 10 % au delà duquel la situation d'une population est jugée grave par le programme national de nutrition. Par ce programme, le gouvernement veut que toute la population ait suffisamment accès à la nourriture en tout temps et en tous lieux pour mener une vie active et saine.

La disponibilité des aliments, leur stabilité, leur accessibilité ainsi que leur qualité et l'équité constituent, d'après le programme national de sécurité alimentaire « PNSA », les quatre composantes pour assurer une sécurité alimentaire durable de l'ensemble de la population. Tout en reconnaissant que ces composantes sont liées les unes aux autres et interfèrent entres elles, cette étude n'aborde qu'une d'elles, à savoir la disponibilité des aliments locaux.

À Kananga et au Kasaï Occidental par exemple, d'aucuns n'ignorent que certains produits tels que les larves, les nymphes de certains insectes, dont entre autres les chenilles, les termites et mêmes les insectes imago adultes dont les sauterelles et grillons ainsi que quelques végétaux comme les champignons, les lichens jouent un rôle important dans l'équilibre alimentaire aussi bien en ville que dans les villages de même qu'ils constituent une source des revenus non négligeables dans les mêmes milieux. Or, ces ressources naturelles sont l'objet d'une gestion qui ne garantit pas leur pérennité pour les générations futures. En effet, elles sont soumises quant à leur utilisation à une loi foncière, mais aussi et en même temps à certaines

pratiques foncières coutumières, locales et parallèles. De ce parallélisme ou dualité des lois découlent des problèmes qui insécurisent et fragilisent les communautés d'hommes dont la survie dépend de potentialités naturelles que sont la terre, les eaux, les forêts et savanes. En effet, la cueillette, le ramassage, la pêche et la chasse dont les effets bénéfiques ou maléfiques sur le statut nutritionnel de la population sont certains en quelques périodes de l'année et incertains en d'autres ne sont pas gérés de manière responsable. L'exercice de ces activités est réglé tantôt par l'appartenance à un terroir et tantôt par la loi foncière.

Cette étude est axée sur la ville de Kananga et sa périphérie. Elle se propose de relever la périodicité de ces aliments tout en préconisant des stratégies susceptibles de renforcer leur disponibilité pour les années à venir, étant donné les fortes pressions actuelles, exercées sur ces ressources au vu de la démographie galopante. Pour y parvenir, il a été procédé à des observations sur la disponibilité des quelques aliments les jours de principaux marchés qui ceinturent la ville de Kananga, à savoir Mbondo, Kasasa, Ndumbi, Zapo, Beya Kafuidi, Matamba et Kankulu. Un questionnaire a été soumis aux groupes homogènes des villages des marchés précités, étant donné que la période d'indisponibilité des aliments constitue une période d'instabilité dont les manifestations sont gravées dans la mémoire collective. L'étude aborde les aspects relatifs à la disponibilité des aliments, leur périodicité et leur nature dans la ville de Kananga et son hinterland. Elle se questionne, enfin, sur les stratégies à mettre en œuvre pour assurer la pérennité de ces aliments.

1. La notion de disponibilité des aliments

En comptabilité, les comptes d'actifs sont classés par degré de disponibilité. Ainsi l'argent en compte caisse est plus disponible aux fonds qui se trouvent dans le compte banque. Le terme disponibilité est d'usages multiples. Selon le petit Robet 1993, il peut désigner la position d'un fonctionnaire ; on parle également de disponibilité d'esprit. Les disponibilités désignent aussi les actifs dont on peut immédiatement disposer et cela par opposition aux immobilisés. Mais quand on parle de la disponibilité par référence à un aspect de la sécurité alimentaire, ce terme, selon le cours de formation à distance de la FAO, mesure s'il existe une bonne diversité de produits dans les exploitations agricoles et sur les marchés locaux.

Dans cet article, le terme disponibilité est utilisé pour exprimer l'existence des produits venant des exploitations agricoles, mais aussi ceux issus de la cueillette et du ramassage dans la nature.

Parmi les causes de l'insécurité alimentaire, il y a la disponibilité d'aliments qui est, en fait une conséquence dont les causes sont multiples : conflits fonciers liés à la décentralisation, la délimitation des frontières, au pouvoir coutumier, à la rivalité ethno politique, au contrôle des ressources naturelles, à la destruction des voies d'accès, la réduction des activités, le flux des populations, les foyers des maladies, la dégradation de l'environnement, la déforestation et érosion[1].

Le terme aliment, d'après le nouveau Petit Robert, 1993, désigne toute substance susceptible d'être digérée, de servir à la nutrition d'un être vivant. Il signifie également un vivre, c.-à-d. un produit minéral, végétal ou animal devant nourrir l'homme ou l'animal. On parle d'aliments naturels, de composés d'aliment simple (minéraux ou organiques) ; d'aliments complets, qui contiennent tous les éléments nécessaires à l'organisme, on peut citer par exemple le lait. Dans le même ordre d'idées, on parle des aliments solides et des aliments liquides, par exemple une boisson ou une soupe. On distingue aussi les aliments frais, séchés, déshydratés, salés, fumés, congelés, etc. La périodicité de ces aliments est à l'origine des procédés de transformation, de conditionnement et de conservation pour une utilisation ultérieure. Il s'agit d'une composante essentielle, mais pas l'unique de la sécurisation de l'alimentation et d'un bon nombre d'activités économiques : commerce, usines, routes, etc.

2. La périodicité des aliments

La périodicité des aliments se traduit par leur abondance à certaines périodes de l'année. En effet, le cycle végétatif des plantes, le calendrier agricole et le climat déterminent des périodes de semis et de récolte, d'apparition des divers produits de ramassage et de cueillette. La périodicité est caractérisée par une alternance marquée entre une période végétative d'intense travail agricole, dont dépend la survie de la population et une période oisive qui exige l'étalement de la consommation des ressources alimentaires sur l'ensemble de l'année. Le problème de base, note Pierre George (PUF 1971, p48), est celui de subsistance. Sa solution

[1] Restitution de l'atelier national de validation des analyses provinciales I.P.C au G.T.I. Kananga, le 25 mai 2010

repose sur la capacité de production du milieu en ressources végétales et animales. Mais rares sont les régions où l'année est faite des jours tous semblables à eux-mêmes ; ceci découle de saisons climatiques que connaît la contrée. Il y a un temps pour semer, un autre pour entretenir et un autre encore pour récolter ou cueillir. Toutes ces civilisations, continue Pierre George, op. cit. p 51, sont des civilisations à greniers. Ainsi l'absence d'aliments dans les greniers traduirait une période où les aliments ne sont pas disponibles et donc la disette.

2.1. La périodicité des aliments de base

Les principaux aliments qui sont consommés chaque jour par au moins 70 % de la population sont : le manioc, le maïs, le niébé, l'arachide, les légumes, du gibier, du poisson, des champignons, des chenilles et des insectes (adultes, larves et nymphes). Les cossettes et les feuilles de manioc sont consommées dans les ménages et les gens affirment l'absence de leur pénurie massive au cours de l'année. Ensuite la ville ou la province n'importe pas du manioc d'autres provinces, car il s'accommode aux sols de l'hinterland et ne pose pas de problèmes de rupture des stocks. Notons que le manioc est souvent laissé au champ et récolté selon les besoins des ménages. Pendant la saison sèche, suite à l'arrêt des pluies, la feuillaison est arrêtée et par conséquent les feuilles de manioc deviennent rares, ce qui entraîne la flambée de leur prix. Les déchets (épluchures) de manioc constituent un sous produit, toujours vendu quelque soit la période de l'année ; ils interviennent dans la fabrication de l'alcool, mais aussi dans la construction des maisons et cases comme liant en lieu et place de ciment. Il sert aussi à l'alimentation du bétail, dont le porc essentiellement.

À la différence du manioc, le maïs connaît des ruptures de stock durant trois à deux mois de l'année selon les régions, ce qui entraîne des spéculations aux marchés. Ceci en outre à cause de sa pratique réduite en petite saison à cause des habitudes, mais surtout à cause de la divagation des bêtes et de la qualité des sols de l'hinterland peu favorables pour cette culture. Le maïs est beaucoup utilisé dans la fabrication de l'alcool dont la valeur ajoutée est plus significative et persiste sur les marchés sous forme d'alcool que de produit brut, à savoir du maïs grain. En effet, pour obtenir environ 10 litres d'alcool commercial, il faut approximativement 7,5 kilogrammes de maïs grains et 50 Kg d'épluchures de manioc (Katunda 2005, p22). Sur les marchés locaux, 7,5 kilogrammes de maïs coûtent environs en période d'après récolte environs 1000 francs congolais (1 $=900fc) et 50kgs environs 2500

franc congolais (+-3 $) alors que 10 litres soit 13 bouteilles de 72 centilitres équivalent à douze milles francs congolais.

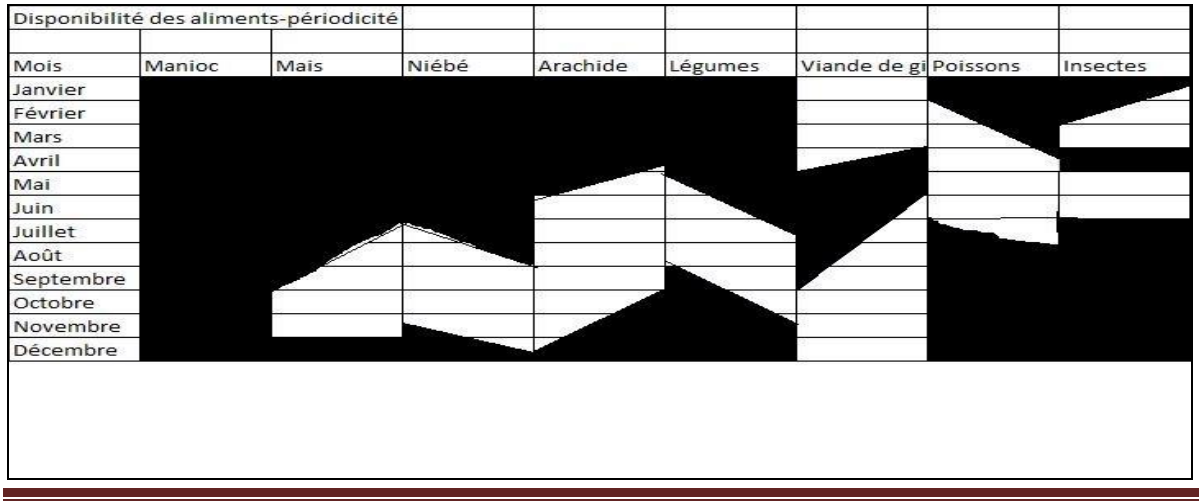
Le niébé occupe une place importante dans l'alimentation. Il est plus utilisé dans les restaurants, seul ou accompagné de riz. Il répond plus facilement sur le sol de l'hinterland. Comme le maïs, le niébé reste indisponible durant trois mois pendant l'année.

L'arachide connaît un peu plus de quatre mois d'indisponibilité, car cultivé plus en grande saison qui va de septembre à décembre et très peu en petite saison. L'arachide se consomme fraîche, bouillie ou grillée. Elle entre dans la préparation de la sauce et sert d'ingrédient dans la fabrication de la pâte d'arachide, etc.

Les légumes exotiques et locaux se cultivent durant la période pluvieuse et pendant la saison sèche soit dans les champs forestiers ou dans les bas fonds humides. La saison sèche est la période de disponibilité des légumes surtout exotiques dont la production est favorisée par la valorisation des bas fonds humides. On retrouve encore quelques forêts où vivent quelques sangliers, des antilopes, des gazelles, etc. Ces animaux sont aussi des prédateurs des cultures, spécialement le maïs et le manioc. La chasse est organisée durant la saison sèche et très souvent après qu'on ait brûlé des brousses. Le poisson est obtenu par la pêche, mais aussi par la pisciculture. Certaines techniques utilisées sont destructives de l'écosystème aquatique, notamment l'empoisonnement par de suc des plantes toxiques.

Le diagramme ci-après résume la périodicité de la disponibilité de quelques aliments et fait ressortir les périodes de leur soudure.

Tableau n° 1. Périodicité de la disponibilité de principaux aliments.



Ce diagramme a été obtenu sur base de la documentation existante et confirmé par 12 groupes homogènes de plus au moins 15 personnes issues des villages ayant des marchés qui ceinturent la ville de Kananga, à savoir Mbondo(50 km, territoire de Demba) ; Mudimbi et Muamba Mbuyi, respectivement 25 et 30 km dans la commune de Kananga ; Kasasa, commune de Lukonga, Ndumbi, Tshibalabala et Zapo, territoire de Demba ; Beya Kafuidi, commune de la Ndesha ; Matamba, territoire de Kazumba ; Nkonko station, Nkonko Tshiela et Mukungu dans la commune de la Nganza. La partie en noir représente une période de l'année où un aliment en abscisse est disponible ou non disponible et en coordonnées les mois de sa rareté qui est en blanc. Réduire la période de non-disponibilité des aliments constitue un défi à relever tant pour des ménages, des communautés que la province et le pays. Défi en termes aussi bien de production, de conservation, de transport que de commercialisation et de stockage.

2.2. Les aliments de la cueillette ou de ramassage

Les principaux produits de cueillette et de ramassage qui entrent dans l'alimentation humaine peuvent être classés de la manière suivante : les chenilles fumées, les champignons, les termites, les sauterelles et les larves de dynastes.

a) Les chenilles

Une chenille est une larve phytophage des insectes de l'ordre des Coléoptères et des Lépidoptères, au corps allongé lisse ou velu, possédant des glandes séricigènes et dix paires de pattes. Le cycle biologique de ces insectes peut se résumer comme suit :
Après accouplement et fécondation des œufs du papillon femelle, ce lépidoptère va se déplacer sur des distances, à la recherche des feuilles des plantes de prédilection sur lesquelles elle va pondre de milliers d'œufs qui vont clore après une période d'incubation. Il y sort alors des petites larves qui, à la suite du développement, deviendront des chenilles. Ces chenilles subissent des transformations ou mues allant de nymphe aux imagos ou insectes adultes. Comme pour les champignons, il y en a qui sont comestibles et d'autres ne le sont pas par le fait qu'elles sont toxiques.

L'écosystème de Kananga renferme une diversité des chenilles et champignons dont certaines sont comestibles. Certains de ces produits, comestibles ou non, sont réputés ennemis de

cultures et de forêts qu'elles peuvent décimer sur de vastes étendues. C'est notamment le cas de niébé, de chou de chine, de tomate et d'autres légumes. En cultures pérennes, les chenilles constituent un casse-tête pour la masse paysanne. C'est par exemple la chenille queue de rat ou épicampoptère qui s'attaque aux caféiers. La lutte contre les chenilles reste un défi à relever. Heureusement, d'autres sont prédateurs et interviennent comme ennemis naturels des insectes phytophages. Les chenilles comestibles portent les noms des plantes hôtes qui les hébergent et dont elles se servent comme nourriture en les défoliant.

Le tableau n° 2 ci-après reprend les noms de quelques chenilles, le nom de l'arbre-hôte et montre la période de leur disponibilité

N°	Noms des chenilles	Nom de l'arbre-hôte en tshiluba « langue locale »	Période de disponibilité											
			janvier	févr.	mars	avril	mai	juin	juillet.	aoAaaût	septembre	octobre	Novembre.	Décembre
1	Mangaya(chenilles à épines)	Miola		■	■						■			
2	Mabuabua(chenilles noires à poils blancs	Mubuabua		■						■				
3	Mianza nkelende Chenilles glabres	Musasa et Luebeba			■									
4	Tumpamina	Misese								■	■			
5	Nkidikidi	n'importe quel arbre			■	■								
6	Tupalu	*Calankoba welwitchi*								■	■	■		
7	Lunkubua	Mubuabua et Miola									■			
8	Mitoshi	Mutoshi			■	■								
9	Bibongabonga(chenilles jaunes à traces bleues)	Miletia Bitempa			■	■								
10	Nsololo(chenilles brunes à traces rouges	Musasa et Nsakile		■	■	■								
11	Tumpekete	Andropogon				■								
12	Tumpeketa	n'importe quel arbre			■									
13	Lunkonga	Misasa			■	■			■					
14	Badubadu	Les lianes sur l'eau			■	■	■							
15	Mansamba[chenilles noires à taches jaunes	Tshisamba							■	■				
16	Mabuwu	Les lianes de bibiwa								■				
17	Bikeshikeshi	Miola								■				
18	Mapemba meshi	Misasa								■				
19	Bishonda	Kapuku mitshi								■				
20	Biena nkuanga	Nkuanga hymenocardia		■	■	■								
21	Bitaya	Nkuanga et Mabote								■				
22	Mpanda mabungi	Misasa				■								
23	Binyengela	Bitempa Miletia		■	■	■				■				
24	Mambalambala	Musasa												
26	Mampa mampangilu	Bidiatambemba								■	■			
27	Nkanda mbokolo	les lianes de Bitempa			■	■	■							
28	Tulengula	les lianes de Bitempa			■	■				■				

Source : des interviews avec des marchandes et lors de la tenue de focus group

Les arbres-hôtes des chenilles poussent sur des forêts que des familles, des clans et des villages s'attribuent selon une pratique coutumière foncière locale. Le ramassage des chenilles par une personne du village voisin peut susciter des rivalités qui peuvent dégénérer en conflits entre clans. En outre, l'agriculture itinérante sur brûlis procède par l'abatage des essences sans souci de préservation des équilibres écologiques, d'où à la longue des espèces ligneuses porteuses des chenilles sont en extinction. Ces pratiques culturales conjuguées à la fabrication de la braise ont contribué au recul sensible des sites des chenilles. En plus quand un scieur a déjà payé des redevances au chef du village pour l'exploitation ; les arbres à chenilles sont abattus au même titre que n'importe quel arbre. Mais au niveau des villages, il n'existe presque pas d'organisations susceptibles de préserver la nature contre une autorisation du chef du village.

Comme on peut le remarquer sur le tableau ci-dessus, il y a seulement quatre mois de l'année pendant lesquels, les chenilles ne sont pas disponibles, à savoir janvier, juin, novembre et décembre ? De ces mois, il y en a trois de forte pluie et un seul de sécheresse. Le ramassage des chenilles occupe des enfants, voire des grandes personnes et surtout celles de 3e âge. De longues distances sont parcourues à la recherche des chenilles et ces dernières sont attendues pour varier tant soit peu la ration alimentaire.

b) Les champignons

Un champignon est un végétal sans chlorophylle, ni feuilles et ni fleur, formé généralement d'un pied surmonté d'un chapeau, à nombreuses espèces comestibles ou vénéneuses, et qui pousse rapidement, surtout dans les milieux humides. Ils aiment les endroits humifères, car vivant au dépens de la matière organique en décomposition. On les classe en champignons microscopiques et champignons macroscopiques. Il s'agit d'un végétal cryptogame procaryote dépourvu de chlorophylle, hétérotrophe, incapable de photosynthèse, vivant en parasite [champignon pathogène] des plantes ou des animaux et de l'homme [mycose] soit en symbiose ou en saprophyte [moisissure]. Les champignons font l'objet d'une science, appelée la « Mycologie ». Les champignons dont il est question sont ceux utilisés comme aliments ; les uns sont toxiques ou vénéneux. Les champignons pathogènes sont pour la plupart des espèces microscopiques ou parasites alors que les champignons visibles sont saprophytes. Les toxines alimentaires de certains champignons comestibles peuvent être anéanties par les modes préparatoires. La confusion lors de la consommation des espèces non comestibles à

celles comestibles entraîne des ulcères, des empoisonnements et voire des décès. En dépit de l'aspect poison, les divers champignons sont utilisés comme aliments et peuvent être cultivés au même titre que les autres végétaux. Certains entrent dans la préparation des médicaments.

Les champignons sont commercialisés partout. Il existe des points de vente dans les marchés de la ville ou de l'hinterland. Chaque espèce est connue par un nom et la période et le lieu de son apparition sont également connus et gravés dans la mémoire collective. Au retour des pluies, on s'attend dans les champs de *manioc* et de maïs à ramasser tel ou tel autre champignon. Chaque espèce pousse selon sa période, soit dans la forêt, soit dans la savane sur des arbres, des termitières, etc. À côté de l'aéroport de Lungandu à Kananga existe un coin où les voyageurs paient très cher les champignons. Ils constituent un objet de vente entre villages, ville et la capitale. Ils constituent un met de valeur lors de grande festivité. Sans être exhaustif ni complet, le tableau n° 3 ci-dessous présente quelques espèces des champignons, leurs hôtes et la période de leur disponibilité. On peut aussi classer dans cette catégorie des champignons, **de *lichens*** qui ne sont que des végétaux complexes formés de l'association d'un champignon et d'une algue vivant en symbiose. Parmi ces produits, on peut évoquer le *nzaula*, le *matela*, le *kampapa*, etc.

Tableau n° 3 Disponibilité des principaux champignons pendant l'année.

Mois/Champignon.	**Site**	Janvier	février	mars	avril	Mai	juin	juillet	Août	septembre	octobre	novembre	décembre
1. Mansunsa	sur les débris végétaux dans la forêt et marais												
2. Butundo	en dessous du maïs, manioc												
3. Ntukunya ou Kampape matela													
4. Matela-a-mabulukusu	Bois mort en décomposition												
5. Tshilundu	termitière en forêt et en savane												
6. Kansanke													
7. Mambundulula													
8. Tukuku													
9. Miole	en dessous de l'arbre Miole												
10. Lichens :													
□ *Nzaula*	Dans les rivières où il pousse attaché aux pierres.												
□ *Matela*	Sur les arbres												
□ *Kampapa*	Iidem												

Source : nos observations de terrain

Les champignons bien appréciés comme mets ne font pas l'objet de formation et les personnes interviewées étaient surprises que l'on puisse cultiver des champignons. En effet, les champignons sont des produits de ramassage que de culture. C'est ainsi que les termitières où ils poussent sont des propriétés des personnes ou des familles selon des forêts des clans. Celui qui les ramasse sur un site dont il n'a aucun droit est passable d'amande devant les juridictions traditionnelles.

Le tableau ci-dessus montre clairement que les champignons poussent à des mois précis, lesquels correspondent à des mois d'indisponibilité d'autres aliments. Le ramassage est assuré

principalement par les enfants quand il s'agit des espèces de petite dimension. Pour les autres qui poussent des sites appartement à des familles, seuls les membres ceux-ci en assurent le ramassage. Pour varier la ration alimentaire dominée par des légumes, des enfants sont parfois obligés de brosser les cours sur demande des parents afin de leur ramassage.

C) Les termites et les fourmis ou les « Nsua et Makenene » ; les sauterelles

Le tableau n° 4 donne une idée sur une variété d'insectes consommés

Produit/mois	janvier	février	mars	avril	mai	juin	juillet	Août	Sept..	octobre	novembre	Déc.
Mankenene (soldats de termites	■	■	■				■	■	■	■	■	■
Milonga [termites volantes				■	■							
Bintunta : larves des termites blancs					■				■	■	■	■
Nsua : fourmis											■	■
Makubua : larves de dynaste des palmiers elaîs	■	■										
Mpose : larve de dynaste du palmier raphia	■	■	■	■	■	■	■	■	■	■	■	■
Mpasu : criquets						■	■	■				
Mbedi : sauterelles			■	■	■							

Source : nos observations de terrain, complétées par Katya : types d'insectes vendus

Certains produits de ramassage ou de cueillette sont saisonniers et d'autres annuels. Du fait de la conservation par fumage, séchage et par salage, ils interviennent énormément dans l'équilibre de la ration alimentaire. L'apparut ion de certains insectes est liée aux saisons : avec le retour des pluies en août et septembre, les feuilles tendres poussent et ne sont pas appropriées comme aliments aux larves de nombreux lépidoptères défoliateurs ; alors que de décembre à avril, vient la période d'abondance d'aliments et Katya constate que 81 % de variétés d'insectes apparaissent (Katya, p 519). D'après le même auteur, la consommation est plus élevée dans les zones périphériques occupées par des ruraux. D'après son étude, chaque habitant consomme 2360grammes d'insectes par mois correspondant à 920 grammes de protéines brutes. Il conclut que dans ce milieu, les insectes constituent parfois, si pas l'unique, du moins la plus importante source de protéines animales. Il arrive souvent que la période des fourmis marque l'arrêt momentané des autres activités champêtres, car ils sont pour les paysans, spécialement une source de revenus monétaires sur laquelle ils comptent. Durant

cette même période, la fréquentation scolaire est perturbée par des absences, car une frange de la population enseignante et scolaire consacre des nuits à la recherche des fourmis.

d) Le Mfumbua (*Ngetum africanum*)

Il s'agit d'un produit forestier non ligneux ; il est principalement vendu que consommé dans la ville et il emprunte un circuit de commercialisation qui va de Kananga à Kinshasa. Ses feuilles sont collectées toute l'année.

e) Les fougères (Mushilu)

Il s'agit d'une plante cryptogamique, très riche en fer et qui est consommée dans la province. Elle apparaît durant la saison sèche quand la brousse est brûlée. Elle est, dans une certaine mesure, à l'origine du feu de brousse, car elle est cueillie et vendue énormément par les familles vulnérables à revenu faible.

3. Les facteurs favorisant et défavorisant la disponibilité des produits vivriers et quelques stratégies.

La terre héberge des hôtes ou demeures de substrat qui sont des supports aux ressources naturelles. Elle est gérée selon certaines pratiques coutumières foncières locales. C'est ainsi que les bêtes qui vivent en forêt, les champignons qui poussent sur les plantes et sur le sol, de même que les chenilles sont selon une loi coutumière locale une propriété du clan et gérée pour le compte de la communauté par le chef. Il en est de même pour les poissons dans l'eau ainsi que les oiseaux dans l'air (Tshimbombo, 1975). En effet, le foncier dicte les règles d'accès, de gestion et d'appropriation des ressources : une bête sauvage tuée sur le sol d'un village, donne au chef du village un droit à un morceau de viande ; une essence forestière abattue pour obtenir des planches donne droit au chef de recevoir en retour une quantité quelconque des planches en terme de pourcentage.

Quand on jette un regard rétrospectif et prospectif sur les changements de mentalité, des valeurs et normes sociales qui gouvernent aujourd'hui les comportements sociaux relatifs à la disponibilité des aliments, on constate l'existence des menaces qui constituent des risques à court, moyen et à large spectre d'impacts écologiques, économiques, sociologiques et alimentaires pour les communautés de l'hinterland très pauvres.

Les pratiques du feu de brousse déciment les jachères qu'elles soient naturelles ou améliorantes et détruisent l'humus, élément essentiel dans la restauration des sols. L'exploitation des forêts et galeries forestières et bosquets à des fins de la production d'aliments ou de charbon entraîne l'élimination ou la réduction des essences à chenilles, lesquels sont à propagation difficile, surtout que les conditions édaphiques se détériorent à la suite de la destruction de l'humus et matière organique du sol par les feux intempestifs. L'utilisation des produits chimiques à des fins agricoles a décimé certaines espèces des rats comestibles. La confiscation des terres par des familles au détriment de non originaires prive ces derniers des moyens de survie.

L'utilisation des plantes toxiques telles que le tephrosia dont le suc est utilisé lors de la pêche pour empoisonner les poissons est une pratique appliquée en dépit de son interdiction. Les conflits fonciers fréquents dans les villages constituent 65 % des dossiers judiciaires en République Démocratique du Congo, selon la radio OKAPI. À la suite de ces conflits fonciers, il y a des morts d'hommes, des cases brûlées, tout cela renforce le niveau de pauvreté, d'indisponibilité des aliments ayant pour conséquence la faible scolarité des enfants et la dégradation du statut nutritionnel des femmes et des vieillards. Le régime foncier devrait être vulgarisé pour que tout un chacun sache se comporter pour ne pas causer préjudice à l'autre ou à la communauté. Le peu des forêts encore existantes devrait être considéré comme sources potentielles d'enrichissement et devra faire l'objet d'une politique judicieuse d'utilisation et de protection. En plus, les services administratifs et techniques qui s'occupent de la forêt, de la pêche et du développement qui sont actuellement limités à quelques chefs lieux des communes et quartiers devraient disposer de matériels et de la logistique nécessaires à leur mission d'encadrement, de suivi et de contrôle et avoir des ramifications au niveau des villages. Les Organisations non gouvernementales sont concentrées à Kananga pour la plupart et ont très peu d'engagements dans les milieux reculés, il est souhaitable que leur action se fasse aussi au niveau villageois, dans les écoles, les églises et les structures de développement.

Les organisations paysannes à travers la ville et l'hinterland sont occupées à la solidarité, à l'entraide et aux œuvres sociales de proximité à l'occasion de naissance, d'un décès et sont très peu proactives. Elles s'impliquent peu ou pas dans l'animation sur les problématiques de conservation, de développement et de gestion durable des ressources naturelles constamment menacées d'extinction, vu la pression démographique galopante.

Les écoles ainsi que les habitations de fortune dans le paysage suburbain sont en sticks de bois, couvertes de chaumes et/ou des rameaux. Or, les bois et les chaumes sont menacés par le feu de brousse et l'abattage d'arbres. Ces problématiques ont mis en exergue des faits sur la manière d'agir et de penser de la population, à savoir :

une pratique de jachère très courte liée à un problème d'accès foncier dans les villages à forte démographie ;

- un développement de pratique de feu des brousses dans le but, entre autres, de la recherche des divers aliments. Le feu est l'arme des pauvres ;
- la persistance des mouvements migratoires des personnes qui s'installent dans les villages où elles n'ont pour moyen de survie que la chasse, la pêche, la scierie, la cueillette et le ramassage ainsi que le commerce de bois de chauffe pour ne citer que quelques-uns.

Notons que la cohabitation née des brassages ethnoculturels et matrimoniaux est à l'origine de plusieurs conflits fonciers liés à l'altérité et aux normes sociales en vigueur. Ces conflits surgissent à l'occasion des procès d'accès à la terre et à l'utilisation d'autres ressources spécialisées (termitières, champignons, arbres à chenilles, pièces d'eau, etc.). En effet, la richesse de la biodiversité de la ville peut aider à comprendre la pluralité et l'hétérogénéité d'acteurs sociaux et économiques, reflet des multiples flux migratoires des populations allogènes aux côtes des populations autochtones. Cette hétérogénéité culturelle nous a été révélée lors des interviews comme étant à l'origine des conflits, des compétitions et d'altérité dans les rapports sociaux de production des aliments et de consommation entre les populations à l'occasion des procès et de contrôle social. Il découle de ce qui précède que la standardisation harmonisée des visions sociales sur la gestion durable des ressources est un défi à relever, défi dont dépend le développement ou la paix sociale. Alors une exigence s'impose comme palliatif à savoir la mise en place d'un cadre de construction de cette vision et d'une éthique environnementale. Outre cette standardisation des visions sociales, il faut également une synergie multipartenaire et coalisée entre populations, organisations non gouvernementales et les services étatiques ainsi que les autorités coutumières locales.

Conclusion

Les arbres dont les feuilles constituent la nourriture des chenilles et autres insectes devraient être protégés et les autorités coutumières devraient être informées des dispositions légales et les noms de ces arbres vulgarisés à travers les chansons pour que ceux-ci soient gravés dans la mémoire collective.

Les menaces sur les ressources sont liées aux pratiques agricoles, à l'exploitation de bois de chauffe comme source d'énergie domestique et de revenu et à des spéculations d'essence économique et surtout à l'intensification de l'exploitation artisanale du bois. L'agriculture constitue une base de la subsistance et de l'économie de la population de la ville et est la plus réputée dans la destruction des ressources. Comme elle est encore extensive, elle occasionne des abattages incontrôlés des arbres-hôtes des chenilles et décime les supports des champignons ; l'itinérance culturale chasse la forêt primaire au profit des jachères de courte durée et comme les bonnes terres deviennent rares, la population parcourt de longues distances à la recherche des forêts, sources des conflits divers. Des essences forestières de valeur sont abattues par une population sans éthique écologique et poussée par la recherche des moyens de survie, assurée par le bois de chauffage et le charbon de bois. Le *Ngetum africanum*, localement appelé « Fumbua » est un aliment, non consommé localement à cause de pesanteur culturelle, mais fait l'objet d'un commerce intense entre Kananga et Kinshasa. L'exploitation artisanale du bois par des scieurs prend de l'ampleur et menace des grands arbres. Seules quelques organisations non gouvernementales s'investissent dans la sensibilisation pour le reboisement. Dans le cadre de la décentralisation en cours, il serait utile d'élaborer des politiques qui soutiendraient des pratiques durables de gestion des ressources naturelles, notamment celles à la base des aliments pour la consommation humaine.

Des interviews, il est ressorti que pour rendre le maïs disponible toute l'année, il faut renforcer les lois relatives à la divagation des bêtes, renforcer l'élevage en claustration des animaux en plus de mesures purement techniques d'encadrement et de vulgarisation. Ceci en outre pour permettre sa pratique en petite saison durant laquelle, habituellement on lâche les chèvres.

Bibliographie :

1. Katanda Katunda, A : La problématique de la fabrication de l'alcool indigène par la femme rurale de Dibataie, mémoire de licence à l'Institut supérieur de développement rural de Tshibashi à Kananga, juillet 2005.
2. Katya Kitsa : contribution des insectes comestibles à l'amélioration de la ration alimentaire au Kasaï — Occidental in Zaïre – Afrique n° 239, 1989.
3. Le nouveau Petit Robert, dictionnaire de la langue française, 1993.
4. Micro Robert : dictionnaire de poche ; paris 1986.
5. Pierre George : L'environnement, PUF 1971
6. Programme CE : FAO ; systèmes et réseaux d'information sur la sécurité alimentaire : cours de formation à distance.
7. Restitution de l'atelier national de validation des analyses provinciales ipc au gti KANANGA, LE 25 MAI 2010
8. Tshimbombo Mudiba : La famille Bantu Lulua et le développement : Dissertatio ad Luarem, in facultate Scientiarum Socialium ; APUD PONTIFICIAM UNIVERSITATEM S. THOMAE DE URBE ; ROMA ; 1975.

Menstruation et résultats scolaires des filles dans les écoles secondaires de la ville de Kananga en RD Congo

Pierre Ambroise WISHIYE MULUMBA
Assistant, ISDR-Tshibashi

Résumé

Cette étude prospective a été menée pendant l'année scolaire 2009-2010 dans les écoles secondaires de la ville de Kananga en RD Congo dans le but d'apprécier les résultats scolaires des filles confrontées aux menstruations.

Les résultats de cette étude ont révélé que les menstruations sont cause d'absences de 68,3 % des filles. En plus pendant toute leur durée, les filles sont très irrégulières aux cours par des interruptions en particulier pour le changement des linges dont la fréquence est de plus de deux fois chez 92,6 % d'entre elles. En outre, la distraction, la colère et la fatigue sont des comportements défavorables aux études affichés par 71,0 % de ces filles. Les échecs ont été plus observés (61,4 %) que les réussites (38,6 %) dans les travaux journaliers des filles confrontées aux menstruations, ces dernières étant à considérer comme l'une des causes statistiquement associées à ces mauvais résultats scolaires.

Des mesures d'encadrement spécifiques pour les filles en période des menstruations devraient être envisagées dans les écoles et les familles afin de les aider à améliorer leurs résultats scolaires.

Mots-clés : menstruations, résultats scolaires des filles, Kananga, République Démocratique du Congo (RDC)

Introduction

La menstruation, terme qui a plusieurs synonymes notamment flux menstruel, règles, mois, ordinaires, est un phénomène physiologique lié à la fonction de la reproduction, existant, chez la femme bien portante depuis la puberté jusqu'à la ménopause, et consistant en un écoulement sanguin d'origine utérine, se faisant au niveau des organes génitaux et se reproduisant tous les mois.

La menstruation s'accompagne de divers phénomènes généraux et locaux dont les malaises, lourdeurs dans le bas — ventre, congestion pelvienne et viscérale et parfois un peu de fièvre et cela pendant une durée variant de trois à cinq ou six jours. Dans certains cas les anomalies telles que les ménorragies, les pollakiménorrhées, les hyperménorrhées ou les dolichoménorrhées et les dysménorrhées sont observées. D'ailleurs à l'occasion des menstruations presque toutes les femmes éprouvent de vagues douleurs pelviennes au point d'interrompre leurs activités quotidiennes ou de s'aliter.

Notre hypothèse est que si à cause de toutes ces manifestations liées aux menstruations, les filles devaient interrompre les cours ou être irrégulières à l'école pendant en moyenne quatre ou cinq jours par mois, cela ne pourrait manquer d'influer sur leur rendement scolaire.

La présente étude a donc pour objectif d'apprécier les résultats scolaires des filles confrontées aux problèmes des menstruations. L'intérêt d'une telle étude étant de contribuer à l'amélioration des résultats scolaires des filles compte tenu des phénomènes physiologiques propres à leur sexe.

2. Matériel et méthodes

Les données de cette étude qui couvrent l'année scolaire 2009 – 2010
Proviennent d'un échantillon représentatif de douze écoles secondaires sélectionnées sur base de leur importance dans chacune de cinq communes politico – administratives qui composent la ville de Kananga, chef — lieu de la Province du Kasaï Occidental en RD Congo. Ces écoles sont les suivantes selon les communes d'appartenance : Commune de Kananga (Lycée BUENA- MUNTU, Institut Pédagogique de KANANGA, Complexe scolaire DIABENA), de Katoka (Institut CILEJELU , Institut Presbytérien de KATOKA, Lycée DISUMINYINA), de

Ndesha (Institut BITULU , Institut MALANDJI), de Nganza (Institut ONEMA, Institut Pédagogique de NGANZA) et de Lukonga (Institut DIANGATA, Institut Pédagogique de LUKONGA).

Dans l'ensemble, l'étude a porté sur 590 filles des classes de cinquièmes et sixièmes années des écoles échantillonnées. Ces filles ont été choisies sur base de leurs déclarations attestant que les menstruations se sont déjà déclenchées chez elles.

À l'aide d'un questionnaire d'enquête, les renseignements ci-après ont été récoltés pour chacune de ces filles :

- La fréquentation scolaire en fonction des plaintes ressenties lors des menstruations ;
- La durée des menstruations ;
- La fréquence de changement des linges en période des menstruations ;
- Le comportement pendant les heures des cours en période des menstruations ;
- Les résultats aux travaux journaliers (devoirs et interrogations) en fonction des plaintes lors des menstruations.

La signification des proportions observées selon les différentes variables considérées a été évaluée par le test statistique de khi — carré de Pearson au seuil classique de 5 % pour l'interprétation des résultats (6).

L'influence des menstruations sur les résultats scolaires des filles a été déduite en recourant au test statistique de réalité d'association entre les variables considérées (6).

3. Résultats

Tableau I : Fréquentation de l'école par les filles en fonction des plaintes lors des menstruations

Plaintes lors des menstruations	Fréquentation de l'école	%	Fréquence d'absences à l'école	%	Total	%
Plaintes (menstruations anormales)	17	2,9	269	45,6	286	48,5
Dysménorrhée et hyperménorrhée	8	1,4	119	20,1	127	21,5
Dysménorrhée	7	1,1	116	19,7	123	20,8
Dysménorrhée et polyménorrhée	2	0,4	25	4,2	27	4,6
Dysménorrhée et pollakiménorrhée	0	0,0	9	1,5	9	1,5
µPas de plaintes (menstruation normale)	170	28,8	134	22,7	304	51,5
TOTAL	187	31,7	403	68,3	590	100,0

Ce tableau permet de constater qu'en période des menstruations 68,36 % des filles s'absentent de l'école. La fréquence de ces absences est deux fois plus élevée (45,6 %) chez les à menstruations anormales que chez celles à menstruations normales (27,7 %).

Tableau II : Durée des menstruations

Durée des menstruations (en jours)	Fréquences des filles	%
1	0	0,0
2	68	11,5
3	192	32,5
4	203	34,4
5	119	20,2
6	8	1,4
TOTAL	**590**	**100,0**

D'après ce tableau, la durée des menstruations est dans 88,5 % des filles supérieures à deux jours. La classe modale est celle de trois à quatre jours pour 67,9 % de ces filles.

Tableau III : Fréquence de changement des linges pendant les menstruations

Nombre de fois de changement par jour	Fréquence des filles	%
1	44	7,4
2	204	34 ,6
3	222	37,6
4	70	11,9
5	50	8,5
TOTAL	**590**	**100,0**

Il ressort de ce tableau que le nombre de fois de changement des linges pendant les menstruations varie de 1 à 5 fois par jour. Le mode est la classe de 2 à 3 fois le changement des linges par jour pour 72,2 % des filles.

Tableau IV : Comportements affichés par les filles pendant les heures des cours lors des menstruations

N°	Comportements affichés	Fréquences des filles	%
1	Distraction	**38**	6,4
2	Colère	**116**	19,7
3	Fatigue (malaise)	**265**	44,9
4	Normale	**171**	29,0
	TOTAL	**590**	100,0

On peut remarquer dans ce tableau que seulement une minorité de 29,0 % des filles affiche un comportement normal pendant les heures des cours lors de leurs menstruations.

Tableau V : Résultats des filles dans les travaux journaliers (devoirs et Interrogations) en fonction des plaintes lors des menstruations

N°	Plaintes lors des menstruations	Fréquence de réussites	%	Fréquence d'échecs	%	Total	%
1	Existantes (anormales)	165	10,7	223	37,8	286	48,5
2	Inexistantes (normales)	63	27,9	139	23,6	304	51,5
	TOTAL	**228**	**38,6**	**362**	**61,4**	**590**	**100,0**

Les données de ce tableau permettent de constater que les fréquences d'échecs dans les travaux journaliers sont plus élevées (61,4 %) chez les filles en période des menstruations. Par ailleurs, les fréquences des résultats dans les travaux journaliers sont significativement associées à la fréquence des plaintes lors des menstruations.

4. Discussion

Il est reconnu que les menstruations s'accompagnent dans l'organisme de divers troubles généraux et locaux – le molimen cataménial – qui ne peut permettre à la femme de s'adonner normalement à ces occupations quotidiennes.

Les filles confrontées aux menstruations ne peuvent faire exception à cette règle dont il y a lieu de présager un préjudice sur leurs résultats scolaires suite aux absences à l'école, aux irrégularités aux séances des cours, à l'inattention ou à l'indisponibilité pendant le déroulement de ces séances.

En effet, les résultats scolaires sont fonction de plusieurs facteurs parmi lesquels figurent isolément ou en association les facteurs précités, notamment les absences, les irrégularités, l'inattention et l'indisponibilité aux séances des cours (7,8).

Les absences influent sur la fréquentation scolaire des élèves (7). Sur cette fréquentation, les données du tableau I permettent de constater que les menstruations sont une cause

significativement à la base d'absence des filles à l'école (68,3 %) en cette période.[2] Ce taux d'absence (68,3 %) est en outre statistiquement plus observé chez les filles à menstruations anormales (45,6 %) que chez celles à menstruations normales (22,7 %)[3].

Les menstruations anormales déclarées par les filles dans 48,5 % des cas ont été de nature diverse notamment l'hyperménorrhée, la polyménorrhée et la pollakiménorrhée associées au dénominateur commun à la dysménorrhée. De telles anomalies des menstruations sont, sans conteste, justifiables des interruptions des activités quotidiennes des femmes dont ici la fréquentation scolaire.

La durée des absences des filles aux cours est fonction de la durée des menstruations. Cette durée selon les déclarations au tableau II a été de deux à six jours la moyenne étant comprise dans les fourchettes de trois à quatre jours dans 66,9 % des cas.

À cote de ces absences, les filles en période des menstruations ont déclaré d'interrompre leur participation aux cours pour besoins de changement des linges. La fréquence de ce changement, selon les données du tableau III, est de plus de deux fois dans 92 , 6 % des cas avec une moyenne comprise dans les fourchettes de deux à trois fois dans 72,2 % des filles. Pour les filles qui doivent changer les linges une fois par jour, le problème de leur présence aux cours ne peut tellement se poser. Mais pour celles à partir de deux fois par jours, l'assistance aux cours devient difficile ou insupportable. De telles filles en période des menstruations préfèrent rester à la maison pour mieux s'occuper de leurs toilettes.

En outre, lors des menstruations, les filles ont déclaré afficher pendant les heures des cours des comportements tels que la distraction, la colère et la fatigue (Tableau IV). Ces comportements déclarés par 71,0 % des filles sont en rapport avec les troubles généraux induits par les menstruations dans l'organisme. (2, 3,5). De tels comportements traduisent sur le plan pédagogique de l'inattention et del » indisposition aux séances des cours. Ce sont donc des comportements défavorables à la vie normale d'étude (4,8).

[2] khi – carré (x^2 cal = 171, 85 contre x^2 tab =9,49 pour 4 ddl)

[3] khi - carré (x^2 cal = 42, 22 contre x^2 tab = 3,84 pour 1 ddl)

Considérant toutes les conséquences ci-haut relevées observées chez les filles en période des menstruations, cela ne pourrait manquer d'influer négativement sur leurs résultats scolaires.
En effet, les données du tableau V en rapport avec les résultats scolaires des filles du moins dans les travaux journaliers confirment notre hypothèse.

Selon les données dans ce tableau, la fréquence d'échecs (61,4 %) a été significativement plus élevée que celle des réussites (38,6 %) dans les travaux journaliers. En plus ces fréquences des résultats scolaires sont significativement associées aux plaintes lors des menstruations (X2 Cal = 64,52 contre X^2 tab = 3,84 pour 1 ddl).

En acceptant l'hypothèse que toute chose demeure égale, on peut par ailleurs extrapoler les statistiques de ces observations sur les résultats en travaux journaliers à ceux des examens semestriels pour les filles dont les épreuves se déroulent en période de leurs menstruations.

CONCLUSION

Les menstruations suite aux manifestations locales ou générales et psychosomatiques qui les accompagnent sont, chez les filles à la base des absences à l'école, des irrégularités, de l'indisposition et des comportements défavorables à l'attention et concentration indispensable pour suivre normalement les cours. Elles sont par conséquent une des causes majeures associées aux mauvais résultats scolaires des filles parmi tant d'autres (8). D'où nous pouvons formuler quelques suggestions ci-après :

- Que les enseignants puissent organiser des épreuves de rattrapage pour des filles confrontées aux menstruations ;
- Que soient prévues au sein des écoles des toilettes hygiéniques spécifiques pour les filles en période des menstruations de façon qu'elles puissent avoir un endroit aisé où se mettre en ordre pendant les heures des cours au lieu de quitter l'école ou de s'abstenir d'y arriver ;
- Qu'à l'occasion des cours tels que la biologie et la psychologie, les enseignants puissent informer les filles sur les troubles éventuels physiologiques et psychologiques accompagnant les menstruations de façon à lutter contre les comportements défavorables aux études affichés par certaines filles en période des règles ;

- Que les filles consultent les personnes expérimentées pour obtenir des conseils nécessaires en rapport avec le type des menstruations de façon à être soulagées au lieu d'interrompre inutilement les activités scolaires.

BIBLIOGRAPHIE

ANTOINE, B., et coll**. Larousse Médical**, Éd. Larousse, Paris, 1995, pp486- 487.
HENRI, R., **Gynécologie : Guide pratique**, Éd. Solar, Paris, 2001, pp 81 – 82.

HERVES, F., **Traité de gynécologie**, Éd. Flammarion, Paris, 2005, pp. 61 – 62.

ISAMBERT — JAMATI, V., **L'échec scolaire, nouveaux débats,** Nouvelles Approches Sociologiques, Actes du colloque franco — suisse, Paris, CNRI, 1985.

LAFFONT, A., **Manuel de gynécologie,** Éd., Masson, France, 1952, pp, 156 et 177.

MESLI (MF) et MOKHTARI (A), **Bio statistique, description Analyse Des données en Médecine et en biologie,** les éditions universitaires « Le Fennec », e-mail : eu — le fennec hotmail. Com, EUF, Université d'Oran, Algérie, 2002.

PAULI, L. et BRIMER, M. A., **La déperdition scolaire, un problème mondial. Études et enquêtes d'Éducation comparée.** Paris — Genève, UNESCO — BIE. 1971.

TROTTIER, C. **« L'impact des facteurs scolaires sur la réussite des étudiants au niveau scolaire : Perspectives Analyse et avenirs de Recherche.** Revue des sciences Vol VII, n° 2, p 287 - 297.

Maîtrise de quatre opérations fondamentales par les élèves des sixièmes primaires de Kananga

Tshikota Ngovo, Chef des travaux ISP Kananga
Luamba Mukini, Assistant ISP Kananga
Muaphosha Muenyi, Assistant ISP Kananga

Introduction

L'éducation scolaire qui repose sur la responsabilité des instituteurs et des institutrices, ou d'une façon générale sur les enseignants, constitue un des phénomènes fondamentaux de la société moderne. Et, l'école primaire, fondamentale, élémentaire, appelée comme telle selon les pays, semble la fondation de tout l'édifice d'un système d'enseignement.

En effet, le soin et le sérieux avec lequel l'on organise et gère l'enseignement primaire peuvent conditionner le succès de l'enseignement secondaire et, ipso facto, celui de l'enseignement supérieur et universitaire.

Pour ce faire, il est impérieux que l'on accorde beaucoup plus d'attention à l'école primaire en lui dotant des enseignants qui sont scientifiquement bien formés et psychopédagogiquement bien qualifiés. Car, ce domaine de l'enseignement "nécessite des connaissances étendues et bien assises, une initiation solide et sérieuse, un entraînement ferme et soutenu" (JONCKHEERE, 1954 : 10).

Par ailleurs, la baisse du niveau d'enseignement que l'on ne cesse de décrier en République Démocratique du Congo, située au centre de l'Afrique, peut avoir justement comme origine dans le fonctionnement de l'école primaire. Autrement dit, l'influence du milieu scolaire élémentaire peut être accusée en ce qui concerne la faible performance que l'on observe à tous les niveaux de notre système éducatif.

Il est par conséquent essentiel, pour l'obtention de bons résultats futurs dans ce secteur, de penser plus à repenser cet enseignement de base, en l'améliorant à tout point de vue. Car éduquer implique toujours un objectif (DE LANDSHIRE, 1980 : 3).

1. Problème

Il est vrai que l'école élémentaire a comme rôle de doter les élèves des connaissances de base, qui les prédisposent à les conduire au sommet du savoir. Ces connaissances sont de trois ordres : linguistique, historique et scientifique dont principalement les mathématiques. Ces dernières constituent le fondement de tant des sciences.

Mais, il est à remarquer et on observe ce dernier temps, dans le chef de nos élèves qui entrent en première année du secondaire, une lacune criante dans les mécanismes du calcul. Ce que dit, en d'autres termes TOBIE JONCKHEERE (1954 : 37), "…, les professeurs des enseignements post primaires affirment fréquemment que les jeunes recrues de 12 à 13 ans ne savent plus compter", qu'elles ignorent, en tout cas, les mécanismes les plus simples du calcul, les éléments du système métrique et des formes géométriques ».

De ces constatations et observations, il est utile de faire une enquête à ce sujet, afin de déterminer, à cette période de la baisse générale de niveau de l'enseignement, le degré d'acquisition de quelques notions du cours d'arithmétique donné à l'école primaire, en 6e année à Kananga, chef-lieu de la Province du Kasaï Occidental, en l'occurrence, les quatre opérations fondamentales, dont les élèves doivent posséder la pratique aisée.

Notons que les élèves, à leur sortie de l'école primaire, doivent avoir des connaissances claires, bien fixées dans l'esprit. Ainsi, les élèves de 6e année primaire de Kananga maîtriseraient bien les mécanismes de quatre opérations fondamentales à savoir l'addition, la soustraction, la multiplication et la division.

2. Méthodologie

Nous avons soumis à une épreuve écrite des exercices sur les quatre opérations fondamentales, à la fin de l'année scolaire 2010-2011, les 200 élèves de la 6^{e} année primaire

de quatre écoles situées au centre ville de Kananga et réparties dans le tableau ci-dessous selon les réseaux.

Tableau 1 : Nombre d'élèves

Écoles	Élèves				Total	%
	G	%	F	%		
A — Catholique	31	15,5	41	20,5	72	36
B — Protestante	14	7	21	10,5	35	17,5
C — Privée	17	8,5	16	8	33	16,5
D — Officielle	31	15,5	29	14,5	60	30
Total	**93**	**46,5**	**107**	**53,5**	**200**	**100,0**

Il ressort de ce tableau que 200 élèves répartis en 93 garçons représentant 46,5 % et en 107 filles soit 53,5 % ont participé à l'épreuve. Par ailleurs, l'école A compte 20,5 % de filles suivies par l'école D avec 14,5 %, l'école B avec 10,5 % tandis que l'école C n'en compte que 8 %. Quant aux garçons, l'école A et D viennent en tête avec 15,5 % et les écoles C et B ont respectivement 8,5 % et 7 % de garçons.

2.1. Instrument

L'épreuve a été composée de 12 exercices, trois pour chaque opération fondamentale en nombre entier, décimal et fractionnaire, de difficultés relatives. Les exercices envisagés à cet effet ont été les suivants :

1. **Addition :**
   a) 109+12, b) 120,56 + 10,2 c) $7\frac{5}{6}+9\frac{1}{10}$
2. **Soustraction :**
   b) 1022-110, b) 149,56 – 112,05 c) $9\frac{1}{10}-3\frac{2}{4}$
3. **Multiplication :**
   a) 225 x 15, b) 25,15 x 8,5, c) $2\frac{1}{3}\times 3\frac{1}{4}$
4. **Division :**
   a) 125 : 5, b) 149,562 : 6,45 c) $2\frac{1}{2}:\frac{2}{3}$

Ces exercices ont pu permettre de déterminer si oui ou non, les élèves ont effectivement maîtrisé les quatre opérations fondamentales par leurs mécanismes de mise en œuvre.

2.2. Déroulement

Chaque élève a eu à sa disposition un questionnaire où il a dû inscrire son nom et celui de son école et indiquer son âge et son sexe. Le facteur temps a été pris en compte, c'est-à-dire l'élève pouvait travailler sans cette inquiétude. En d'autres termes il a pu disposer, à loisir, du temps nécessaire pour répondre à douze questions. Ceci, c'est pour attester la connaissance ou l'ignorance de l'élève. Les élèves ont été, bien avant de commencer, mis au courant du bien-fondé de cette épreuve : savoir bien effectuer de tels exercices. Le poids de chaque exercice a été de 1 point, soit 12 points pour l'ensemble de 12 exercices que les élèves devaient travailler par disposition pratique.

3. Résultats

Après la correction, les résultats ont été traités en tenant compte de l'école, de sexe, de chaque opération et de chaque exercice. Tous ces résultats ont été présentés dans les différents tableaux ci-dessous.

Tableau 2 : Fréquences et proportions de réussite.

Écoles	**Réussite**					
	G	**%**	**F**	**%**	**T.**	**%**
A — Catholique	9	4,5	5	2,5	14	7
B — Protestante	14	7	16	8	30	15
C - Privée	6	3	2	1	8	4
D - Officielle	25	12,5	22	11	47	23,5
Total	**54**	**27**	**45**	**22,5**	**99**	**49,5**

Le tableau 2 indique 49,5 % de réussite globale, dont 27 % de garçons et 22,5 % de filles. Par ailleurs, les filles de l'école D se présentent avec 11 % suivie de l'école B comptant 8 %, les écoles C et A ont chacune 1 % et 2,5 % de réussite.

Quelles que soient les 4 écoles considérées, la réussite globale, donc aux quatre opérations fondamentales, est moins significative (7 %, 15 %, 4 % et 23,5 % [49,5 %]).

Tableau 3 : Fréquences et proportions de réussite aux nombres entiers

Écoles / Opérat. fond.	A	B	C	D	Total	%
Addition	56	32	28	51	167	83
Soustraction	44	32	16	42	134	67
Multiplication	20	30	20	39	109	54,5
Division	17	15	05	30	67	33,5
Total	**137**	**109**	**69**	**162**	**477**	
Totaux : 800 /%	**17,1**	**13,6**	**8,6**	**20,3**	**59,6**	

Les données du tableau ci-dessus montrent que 59,6 % d'élèves ont réussi aux nombres entiers de 4 opérations fondamentales, dont 83,5 % en addition, 67 % en soustraction, 54,5 % en multiplication et 33,5 % seulement en division. Ces derniers font entrevoir le fait que les élèves éprouvent des difficultés pour effectuer les exercices en division.En considérant les écoles, 20,3 % d'élèves de l'école D viennent en tête, 17,1 % d'élèves de l'école A suivent, tandis que 13,6 % de l'école B occupent la troisième place, et enfin 8,6 % de l'école C ferment la marche.

Ainsi donc, en général, les élèves ont quand même la maîtrise des mécanismes de quatre opérations fondamentales en ce qui concerne les nombres entiers (59,6 %).

Tableau 4 : Fréquences et proportions de réussite aux nombres décimaux.

Écoles / Opérations	A	B	C	D	Total	%
Addition	13	35	0	0	48	24
Soustraction	25	35	0	0	60	30
Multiplication	17	19	0	0	36	18
Division	05	25	0	0	30	15
Total	**60**	**114**	**0**	**0**	**174**	
Totaux : 800 /%	**7,5**	**14,3**	**0**	**0**	**21,8**	

Le tableau 4 met en évidence l'incapacité des élèves d'effectuer des opérations arithmétiques décimales. En effet, il y a lieu de relever la faible proportion (21,8 %) d'élèves qui ont réussi à ces opérations, respectivement 24 % en addition, 30 % en soustraction, 18 % en multiplication et 15 % en division.

Tableau 5 : Fréquences et proportions de réussite aux nombres fractionnaires.

Écoles / Opérations	A	B	C	D	Total	%
Addition	0	14	0	0	14	7
Soustraction	0	16	0	0	16	8
Multiplication	01	05	0	0	06	3
Division	0	14	0	0	14	7
Total	**01**	**49**	**0**	**0**	**50**	
Totaux : 800/%	**0,13**	**6,12**	**0**	**0**	**6, 25**	

Le tableau 5 révèle que les élèves de 4 écoles sont de très loin incapables de maîtriser les mécanismes de calcul de nombres fractionnaires de quatre opérations fondamentales. En effet, 6,25 % d'élèves ont réussi à ces opérations. Pour les écoles C et D l'échec est total à ces quatre opérations fondamentales.

Ces résultats sont donc inférieurs à 75 %, critère fixé par BRURION (cité par MUKENDI et al., 1976, p. 27), pour considérer qu'une matière est maîtrisée.

4. Interprétation des résultats

La réussite globale aux 4 opérations fondamentales s'élève à 49,5 %, dont 27 % pour les garçons contre 22,5 % pour les filles. Ces résultats suggèrent bien que les élèves rencontrent des difficultés dans l'apprentissage de quatre opérations arithmétiques de base.

Considérant la réussite aux 4 opérations fondamentales selon les nombres entiers, nous enregistrons la réussite de 59,6 %, dont 83,5 % en addition, 67 % en soustraction, 54,5 % en multiplication, enfin 33,5 % en division. Les élèves ont, comme on le voit, les mécanismes

qui conduisent à la maîtrise de 4 opérations de base en ce qui concerne les nombres entiers. Néanmoins, ils éprouvent des difficultés pour effectuer les exercices ayant trait à la division.

Concernant la réussite aux nombres décimaux, on note la réussite globale de 21,8 % ; comprenant, entre autres 24 % en addition, 30 % en soustraction, 18 % en multiplication et 15 % en division. Il est, de ce fait clair que, les 4 opérations de base en nombres décimaux demeurent fondamentalement ignorées. Autrement dit, les mécanismes et la maîtrise de 4 opérations de base, sous leur aspect décimal, font défaut. Quant à la réussite aux nombres fractionnaires, la proportion globale est de 6,25 % répartie en 7 % en addition, 8 % en soustraction, 3 % en multiplication, enfin 7 % pour la division.

Tout compte fait, la résolution des nombres entiers présente peu des difficultés, à part bien sûr, quelques erreurs dues à la mauvaise disposition. Quant à la résolution des nombres décimaux et fractionnaires, par contre ; les erreurs de disposition, de placement des rangs décimaux et de la virgule, de conversion de nombres fractionnaires en fractions simples dans la division des fractions et le non-respect de la règle de multiplier la première fraction par la seconde renversée sont les plus notables. Ainsi donc, les exercices en nombres fractionnaires et en nombres décimaux posent des problèmes. Les élèves, en effet, présentent de lacunes profondes, qui suggèrent que l'on se penche un peu à relever certaines causes relatives à cette situation.

5. Causes

La non-maîtrise de 4 opérations fondamentales, surtout en ce qui concerne tout spécialement les nombres décimaux et fractionnaires, peut découler des causes qui sont à la fois intrinsèques et extrinsèques.

En fait, l'incapacité intrinsèque de l'élève constitue une barrière à la bonne saisie des mécanismes d'apprentissage de 4 opérations de base. En effet, nombreux sont les élèves qui ne se déterminent, ni ne se concentrent au moment où de tels enseignements se donnent. Et, rentrés à domicile ils n'ont pas non plus le temps et le souci de revoir la matière. Les méthodes d'études leur font défaut, et si elles existent, leur utilisation systématique avec intelligence ne suit pas. Et enfin, de fois, l'âge d'entrée à l'école n'est pas respecté.

Par ailleurs, extrinsèquement nous pouvons mettre en cause les méthodes d'enseignement et bien sûr ceux qui les utilisent : les enseignants. En effet, ces résultats sous-entendent que les enseignants de ce niveau ont des difficultés pour transmettre les mécanismes de 4 opérations. Car, font observer MICHELOT (1966 : 14-15) ainsi que PIAGET et INHELDER (1959 : 11 – 13), le langage est l'instrument merveilleux au service de la pensée, grâce auquel la pensée s'élève à l'abstraction et à la généralisation. Ces résultats laissent donc à penser que la langue qui véhicule l'enseignement, poser des problèmes et à l'enseignant, émetteur des connaissances et aux élèves, récepteurs de celles-ci.

Enfin, les parents ont aussi leur part de responsabilité. Beaucoup de parents ont le grand tort de ne pas surveiller le travail de leurs enfants. Ceux-ci ont besoin d'être contrôlés pendant qu'ils sont à l'école primaire et secondaire.

Les parents ne prennent pas l'habitude de vérifier le journal de classe et le cahier ou le carnet de communication de leur fils ou de leur fille afin de se rendre compte de l'effectivité de leur fréquentation scolaire. Pourquoi, ne jettent-ils pas, de temps à autre, un regard sur les devoirs ? Même quand ils n'ont qu'une instruction élémentaire, ils peuvent, ne fut-ce que constater si le devoir est fait.

Trop de parents malheureusement ne s'inquiètent pas du travail de leurs enfants, et ils s'émeuvent, à la fin de l'année, quand les résultats ne répondent pas à leur attente. Donc quand leurs enfants ont échoué. Ils oublient que les études réclament, de leur part, une attention régulière, sans laquelle le zèle de l'élève fléchit inévitablement. « N'abandonnez pas l'enfant ou l'adolescent à lui-même ; le succès de ses études dépend, en partie, de l'intérêt que vous preniez à suivre les travaux qu'il accomplit en classe ou que l'école lui impose à la maison » (TOUAROT, 1973 : 67). Car, évidement l'habitude de l'effort régulier et persévérant lui est un élément essentiel pour la suite.

Conclusion

La maîtrise de quatre opérations fondamentales par les élèves de 6e année primaire de Kananga, reste une préoccupation essentielle.

Les élèves, s'ils parviennent à résoudre des exercices en nombres entiers, ils accusent cependant d'énormes faiblesses en ce qui concerne la résolution des exercices relatifs aux nombres décimaux et fractionnaires. Ils ignorent carrément les mécanismes applicables à ce genre de nombres.

La formation scientifique et psychopédagogique des enseignants de ce niveau primaire assurée adéquatement est une nécessité pour l'ensemble des matières de l'école élémentaire. Car, l'efficacité et le succès de cette dernière conditionnent l'efficacité et le succès de l'enseignement secondaire et celui du supérieur.

D'où, évidemment, il faut privilégier l'organisation, la gestion et le fonctionnement de l'école primaire, base de tout l'édifice de l'enseignement.

B I B L I O G R A P H I E.

1. CHANG, C. et RADI, M., Éducation et formation au Tchad : Recueil d'études thématiques, UNESCO, 2002.
2. DE LANDSHIRE, V. et G., Définir les objectifs de l'éducation, 3e Édition, PUF, Paris, 1980.
3. JONCKHEERE, T., Savoir enseigner, 2e Édition, DE BOECK, Bruxelles, 1954.
4. MEIRIEU, P., L'école et les parents : La grande explication, Saint-Amand-Montrond ; Plon, 2000.
5. MIALARET, G., L'enseignement des mathématiques, essai psychopédagogique, P.U.F., Paris, 1964.
6. MICHELOT, S., La notion de zéro chez l'enfant, YVrins, Paris, 1966.
7. MUKENDI, M. et LUKOMBE, K., La notion de la structure fondamentale et l'expression écrite chez les élèves à la fin du cycle d'orientation, Revue Zaïroise de psychologie et pédagogie, Kinshasa., P.U.Z., Vol. 2, 1976.
8. NZEZA et Al., A nous l'école 6e primaire, Afrique Éditions, Kinshasa, 2004.
9. PIAGET, J. et INHELDER, La genèse des structures logicoélémentaires, DELACHAUX et NIESTLE, Paris, 1950.
10. TOUAROT, L'enseignement des mathématiques à l'école élémentaire nouvelle, Tome II, FERNAND NATHAN, 1973.

La forge artisanale dans la périphérie urbaine de Kananga : des origines à nos jours

Laurent KAMBA MUADIMANGA
Assistant, ISDR-Tshibashi

R e s u m é

De nos jours les sociétés en mutation se recherchent continuellement dans les diverses voies tendant au développement. Tel est le cas aussi de la ville de Kananga indubitablement confrontée aux problèmes de son industrialisation. La solution intermédiaire s'y reporte à l'artisanat où la forge rend service complémentaire dans le secteur socio-économique. En s'y intéressant, nous abordons ce sujet à la manière d'un historien. Nous fouillons les origines du fer et métallurgie dans l'antiquité africaine et parvenons à démontrer le cursus de sa progression jusque dans le bassin de la Lulua là où foisonnent actuellement plus de forges à Kananga.

I n t r o d u c t i o n

Le sentiment général en Afrique et dans le monde est que la science et la technologie développées depuis quelques siècles dans l'occident et l'orient européens et disséminés dans le monde, par le biais du colonialisme et de l'impérialisme, constituent l'un des moteurs principaux de la modernisation des pays actuellement qualifiés arriérés. (GENET et alii. 1981 : 29). Largement non démontré, mais tout aussi largement répandu, ce sentiment se fonde sur une série des propositions similaires à des dogmes d'une foi dont la remise en question apparut d'emblée insolite si non subversive.

Explicitées, ces propositions-dogmes peuvent être formulées comme suit :

- Le monde entier s'achemine inéluctablement vers l'avènement d'une civilisation et d'un environnement technologique vivant dans un environnement animé de « gadget » et peuplé de robot, un homme consommateur comblé par l'abondance des biens

matériels largement déchargé du fardeau du travail contraignant et se délectant perpétuellement dans une civilisation et une culture des loisirs ;

- L'extension à l'échelle planétaire de la civilisation industrielle et technologique est un processus non seulement historiquement irréversible, mais aussi ontologiquement nécessaire en dépit de quelques accidents de parcours ou d'exception opérante temporaire.

L'objectif primordial des pays en retard consiste à attraper aussi vite que possible les pays avancés ; notamment grâce au transfert de technologie qui leur est plus ou moins gracieusement offerte par leurs partenaires avancés. Quitte néanmoins à sauvegarder par ici par là, à titre de fossile folklorique, leurs valeurs culturelles propres, mais préalablement expurgées des démons idéologiques contraires à l'avènement de la modernité ; ce rattrapage à la fois politique, économique et social ne pourra se faire sans l'adaptation par l'Africain de la façon la plus spectaculaire (Ordinateur, robots, fusées, etc.) à l'avance de l'hémisphère nord. Plus précisément la science et la technologie dont il est question peuvent transformer sans délai l'environnement sauvage en centres de modernité : usines, barrages, grandes unités agro-industrielles, aéroport moderne, etc.

Dans cette optique l'engouement des Africains pour les sciences humaines et sociales, par ailleurs considérées comme plus faciles que les sciences exactes constituent si non une perte du temps ou la source d'un gaspillage des ressources nationales, une distraction des véritables tâches du développement et, à la longue, la base de la subversion politique pure et simple. À peu de chose près, voilà explicités schématiquement les canons de foi de la religion de développement.

Il faut reconnaître l'existence et le développement des vues hérétiques depuis quelques années et les intentions de mettre en brèche cette nouvelle vision ; il faut aussi constater que les élites et les masses africaines dans leur grande majorité ont fort peu contribué à cette lutte pourtant cruciale, entre paradigmes opposés. Bien plus, il ne semble pas exagéré d'affirmer qu'en analyse la majorité des élites et des peuples africains sont des adeptes convaincus de la religion du développement.

Il suffit pour s'en convaincre d'écouter les discours officiels ou de lire les programmes de développement et de coopération et de contempler la joie enfantine et béate de la plupart des

Africains devant quelques gadgets sophistiqués, qu'il s'agisse d'une usine clé-surporte, de Mercedes, d'un transistor. En cela leur attitude est à certains égard réminiscence de la réaction de nos chefs traditionnels d'il y a quelques siècles devant l'intrusion du fusil, du canif, du miroir et d'autres bibelots apportés par les explorateurs et qui de simples appâts, allaient bientôt se transformer en fondement de l'exploitation de tout le continent pour quelques siècles.

Dans ces conditions, il devient impératif de maintenir et de cultiver en Afrique un climat, à tout le moins intellectuel, de discussion et de contestation des articles de foi de la religion du développement faute de quoi la génération actuelle risque d'aliéner les générations à venir pour quelques siècles encore.

Chemin faisant, nous allons tailler notre argumentation dans l'optique d'une technologie appropriée relative au secteur métallurgique portant sur la forge artisanale. Par elle, nous sous-entendons un atelier où l'on travaille les métaux au feu et au marteau. (Larousse de Poche, 1995 : 306) c'est une installation où l'on façonne par traitement mécanique les métaux et alliages. Logiquement la forge artisanale fonctionne pour une production moins qu'industrielle, mais quand même importante pour servir la communauté (Larousse de Poche, 1995 : 43). Cette forge au Kasaï est tout à fait un vestige folklorique dont l'opportunité nous oblige d'y entrevoir une étude plus approfondie sous plusieurs volets dont, le premier concerne le présent article. Ce volet consiste à retrouver les origines du fer et de la métallurgie en Afrique et d'aboutir à un état de lieux de la forgerie dans la périphérie urbaine de Kananga. Sans nous y attarder, nous passerons outre à un inventaire quasi général des artisans situés dans ce milieu. Ce recensement recouvre aussi leurs ateliers décrits sous une séquence évolutive afin d'apprécier non seulement le revenu du forgeron, mais aussi l'effort endogène consenti dans l'amélioration de cet outillage local : (la forge artisanale en question) ce qui nous permettra d'aborder dans l'avenir le second volet, un autre article à part entière, traitant les possibilités de redynamisation dudit outillage. Toutefois, il est à signaler qu'à ce propos, les pratiques métallurgiques ont une longue histoire sur le continent africain comme ailleurs pour le reste du monde. Aussi vieilles que l'humanité, elles ont évolué dans les frictions de contact entre civilisations multiples à travers les âges. Chaque ère ne manquant d'apporter ses particularités. Mais la révolution métallurgique spectaculaire n'est pas à scruter dans un lointain passé. Elle est presque proche de nous. Elle est sans doute consœur au progrès scientifique et industriel du XVIIIe siècle. Depuis cette période mémorielle, la métallurgie

continue de faire multiplier ses bonds de géant jusque dans le sillage de la technologie de pointe. Sans gêne à l'affirmer, ces prouesses jusqu'à preuve du contraire sont extérieures au continent noir par excellence. Est-ce pour autant renchérir les préjugés raciaux que l'Africain est congénitalement à l'écart de l'esprit prométhéen ?

Dans cet espace particulièrement dans la périphérie urbaine de Kananga, la forge artisanale semblerait avoir connu une évolution et aurait atteint un certain degré de performance.
Mais dans son état actuel, elle ne parviendrait pas à produire davantage en vue d'accroître le revenu du forgeron.

Par ailleurs celui-ci travaillerait avec beaucoup de peine dépensant plus de temps et de force physique.

1. Des origines de la forge et métallurgies en Afrique

1.1. De la préhistoire aux migrations Bantou

Dans la civilisation antique, l'importance du fer est presque aussi grande que celle de l'écriture et son origine aussi mystérieuse. Celui qui sait fabriquer le fer acquiert aussitôt une supériorité technique qui lui permet, en particulier, de faire la guerre dans des conditions évidentes de supériorité. Le fer a aussi une utilisation directe en agriculture, car il permet les labours plus profonds et plus faciles. Nous allons esquisser l'itinéraire approximatif de la diffusion du fer à travers le continent africain.

1.2. De l'origine de fer

L'origine de la découverte de la métallurgie est controversée. Selon certains historiens, les populations du Moyen-Orient auraient appris les secrets aux Éthiopiens à travers la mer Rouge, aux Nilotiques par l'Égypte. Selon d'autres historiens, le fer aurait été travaillé pour la première fois en Afrique même, dans la vallée du Nil, et ce sont les noirs du Haut Nil qui auraient alimenté l'Égypte en métaux. La date d'apparition du fer n'est pas davantage évidente. Selon certains, c'est dès le 7e siècle avant J.C. que la métallurgie aurait fait ses débuts en Afrique. Selon d'autres, le travail du fer aurait eu d'importance à partir du 3e siècle avant J.C. Au Nigéria, les fouilles récentes entreprises par les savants ont permis d'établir que les populations de cette région possédaient dès le 5e siècle des objets en fer. Comme la

fabrication, ou la technique de fabrication venaient du Nord, on peut penser que c'est autour du 6e siècle qu'apparaît en Afrique le travail du fer. (HAUSER et RENAUDEL, 1980 : 35).

1.3. Des itinéraires du fer en Afrique

La première métallurgie importante est celle de Méroé sur le Nil. La présence de mines de fer abondantes et d'extraction facile avait fait des habitants du royaume les premiers forgerons de l'Antiquité africaine. Ils fournissaient entièrement le marché égyptien et exportaient aussi le fer, le long du Nil en Afrique noire. La production devint véritablement importante à partir du 3e siècle de notre ère. Les contacts caravaniers qui avaient lieu constamment entre la haute vallée du Nil et Le Lac Tchad, à travers les plateaux désertiques du Darfour – Kordofan, permirent la diffusion du fer vers les confins où on a donné le nom de « Butte des forgerons » à des collines comparables à celles de Méroé, faites de débris de minerai de fer, près de Koro-Toro, non loin du lac. Les découvertes des poteries SAO, découvertes faites dans la région située entre la rivière Bénoué et le fleuve Chari, permettant de marquer la nouvelle étape de l'itinéraire du fer qui, à partir du Tchad, et le long de la Bénoué, aurait atteint le Niger et, par là, toute la côte occidentale de l'Afrique. (MOUSSINIER, R., 1986 : 56).

Au début de l'ère chrétienne, des populations noires dont l'origine est incertaine habitaient autour du Lac Tchad : ce sont les bantous. Population nombreuse et active, gênée par l'absence de bonnes terres, les bantous utilisèrent les techniques du fer qui venaient du Haut Nil pour apprendre à faire des armes. Puis ils commencèrent au premier siècle après Jésus-Christ leurs migrations guerrières qui devaient les entraîner vers l'Afrique Centrale. Sur les cours moyens de l'Oubangui, leurs peuples se séparèrent et prirent deux directions opposées.
Les uns continuèrent plein Sud et s'établirent au Congo. Les autres suivirent, vers l'Est, le cours de l'Oubangui et s'installèrent autour du Lac Victoria. Les migrations étaient en cours semble-t-il au 4e siècle après J.C. lorsque les bantous firent ainsi connaître à l'Afrique Centrale, Rhodésie et Congo les techniques de la métallurgie. Quant à l'Afrique du Nord, elle semble avoir appris de l'Europe les techniques de la métallurgie. C'est à partir de l'actuelle Tunisie et à travers le désert du Sahara que le fer se répandit, selon un deuxième itinéraire, vers la boucle du Niger.

1.3.1. Des conséquences de la diffusion du fer

L'usage des métaux marque un pas décisif dans l'histoire des techniques. Parmi les métaux, le fer était par ses qualités particulières résistant, léger par rapport au bronze, relativement malléable et de fabrication peu coûteuse, tout à fait privilégiée. Grâce au fer, l'agriculture fit tout de suite des progrès décisifs. Mais les pays producteurs devaient avoir à la fois du minerai et du bois. C'était le cas de Méroé. On fabriquait alors les fers dans des hauts fourneaux sommaires, petits fours à bois de forme circulaire, en pierre ou en argile. Les pays de métallurgie étaient donc en même temps des pays de forêts. Les charrues à soc métallique permirent à certaines populations de devenir grandes productrices de céréales. Méroé devint ainsi un centre très actif de production de blé dans les plaines de Dongola.

On y construisit de vastes greniers et le commerce du blé pratiqué à l'échelle internationale.
Une autre conséquence de l'introduction de la métallurgie fut l'apparition d'une nouvelle classe qui devint très vite, dans les sociétés noires, une caste, celle des forgerons. Celui qui savait travailler le fer avait une puissance, un pouvoir social évident. Il obtenait ainsi dans la tribu ou dans la cité un rang privilégié. (GREINDEL, L., p. 3).

Enfin, la fabrication du métal avait autant d'importance, pour les sociétés primitives, que peut en avoir aujourd'hui la fabrication des bombes atomiques. Celui qui avait la possibilité d'équiper son armée avec des armes en fer l'emportait forcément au combat. Les secrets étaient donc farouchement protégés, et les familles royales veillaient personnellement à cette protection. En permettant la constitution d'armées puissantes, au tir efficace, l'introduction du fer favorisait la constitution des tribus en États. La fabrication du minerai impliquait une spécialisation des artisans, la création de classes sociales plus différenciées l'utilisation des outils en fer permettait d'accroître la puissance économique du pays. Il y avait plus de richesse, et plus d'organisation, les tribus ne gagnaient rien à vivre isolées ; elles avaient intérêt à se rassembler pour bénéficier de la richesse d'un État, de la protection d'une armée commune, la diffusion du fer aida à la constitution d'un grand nombre de royaumes en Afrique dans des régions qui les ignoraient jusqu'alors, dans des sociétés restées jusque-là sans former des États. (GREINDL, L., 1974 : 50).

La diffusion de la métallurgie à travers toute l'Afrique principalement par la vallée du Nil impliqua donc l'apparition d'une nouvelle forme de civilisation ou de société, à la fois

guerrière, agricole et artisanale. Le fer a joué un rôle de premier plan dans l'histoire de l'Afrique sous l'antiquité. Bref, c'st à Méroé, sur le Nil qu'apparut pour la première fois en Afrique un Centre important de production de fer. De Méroé, le fer se répandit le long de la vallée du Nil, puis, à travers le désert, jusque dans la région du Tchad, d'où il gagna l'Afrique occidentale et centrale. L'apparition du fer fit progresser l'agriculture et favorisa la création d'États puissants, aux armées redoutables.

1.3.2. La forge artisanale à travers les migrations bantoues

La configuration et l'impact de la forge artisanale dans l'antériorité africaine tels que nous venons de les découvrir à travers ces pages de l'histoire ne sont pas à sous-estimer d'après les nécrologues africanistes. La forge a fait donc la force des civilisations égyptienne et nubienne. De Méroé, elle va se répandre au Sahara où les proto-bantou, initièrent les premiers foyers primitifs de leur civilisation. La désertification du Sahara aurait fait que cette culture fondamentalement axée sur la métallurgie du fer puisse ipso facto glisser vers le Sud-Ouest dans la région de Nock. À l'Est l'influence de la Nubie qui se prolongea à Méroé fut couronnée de succès en matière de forgerie. Les courants de migrations leur font découvrir le paysage enjolivé du Darfour au Kordofan. Ces différents sites historiques constituèrent sans doute des foyers des cultures brillantes des forges artisanales.

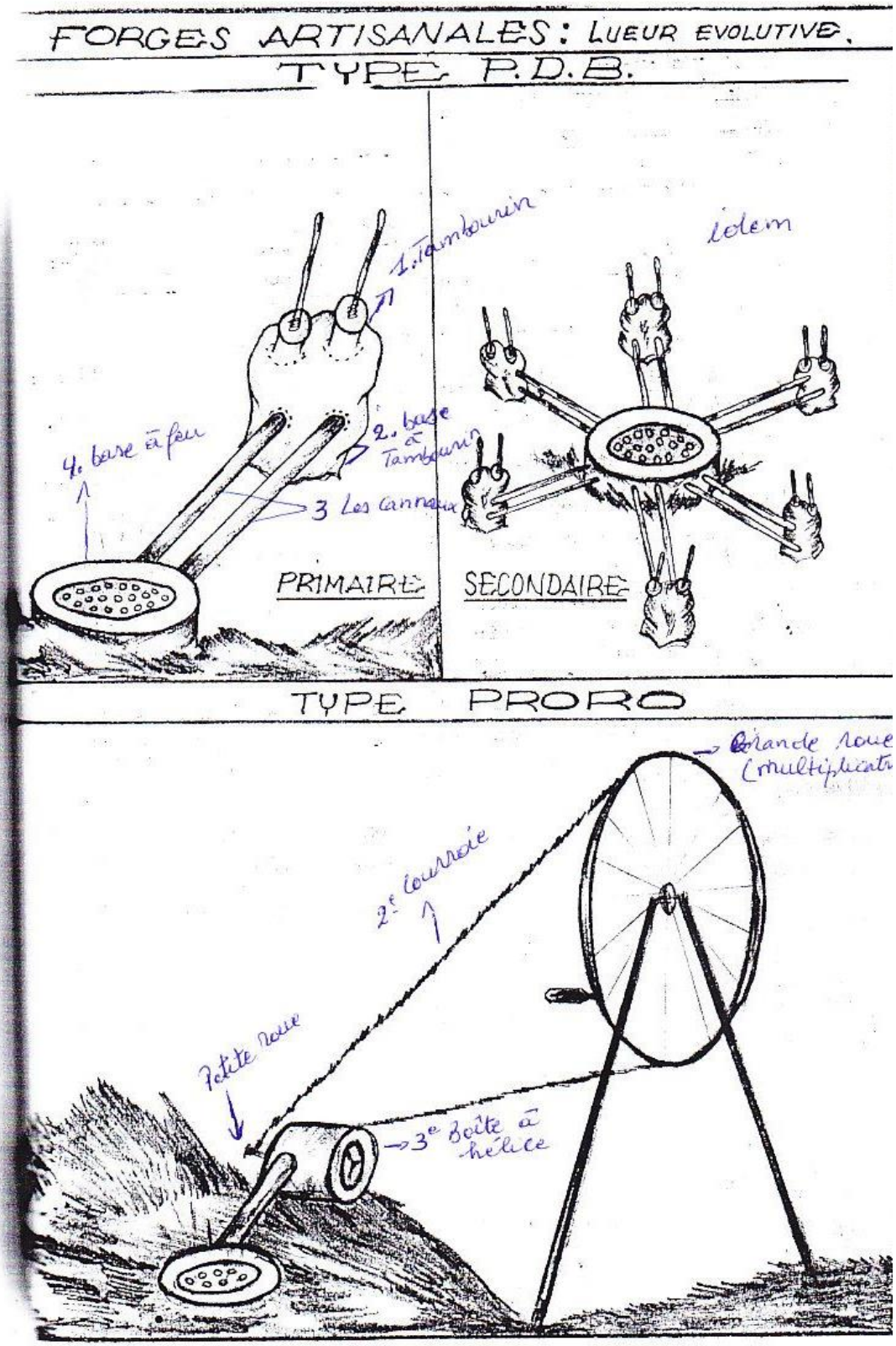
Au fil des siècles lorsque les Bantous émigrèrent dans la vallée de la Moyenne Bénoué en se dirigeant vers l'Afrique Centrale, ils emportèrent avec eux, la pratique de la technique de forge ; un des grands traits de leur mode de vie. Dès lors en dépit des itinéraires empruntés par ces groupuscules, les traces de la métallurgie du fer et des édifices artisanaux sont les témoignages irréversibles de leur culture négro-africaine, dans ces conditions migratoires. Les bantous qui finirent par atteindre les Hautes terres du Katanga parvinrent également à se rendre maîtres dans cet environnement grâce à la pratique de la métallurgie. C'est ainsi qu'ils y érigèrent des grands royaumes et empires entre autres ceux de Luba, de Lunda et un peu loin de Monomotapa, lesquelles entités auraient laissé des gigantesques monuments qui recèlent encore de nos jours la beauté de l'Afrique précoloniale. Une beauté culturelle et artistique, où les produits de la forge artisanale présument une évolution technique qui pouvait, on ne sait jamais, aboutir à l'industrialisation de l'Afrique par elle-même. (JEQUIER, M., 1986 : 67). Toutefois cette dynamique interne se buta à un phénomène

inattendu : la colonisation qui a fait naître en Afrique, outre le monde rural ou traditionnel, les villes et cités à l'image moderne. Le cas échéant, la ville de Kananga, et son hinterland.

2. État de lieux de la forgerie dans le périmètre urbain de Kananga

En dépit de quelques points de dissémination au centre-ville (Kele-Kele, Kamulumba, Kamayi, AZDA), le métier artisanal de la forge se déploie plus à la périphérie de l'espace urbain. En remontant l'histoire, les premiers bantous immigrant dans le bassin de la moyenne Lulua sont ceux du noyau occidental : les Banganyi, les Kete (CRINE MAVAR, 1979 : 25) qui, une fois ayant percé vers Sanga Lubangu, rebroussèrent chemin sous les flux de peuplades Luba à la chute du 1er empire. Les Banganyi et les Kete délogèrent les pygmées et occupèrent cet environnement.

Ils y furent envahis et repoussés par les Luba. Ces bantous pratiquèrent la forgerie leur vieille technique de la Nock culture, de Darfour et de Kordofan. Dans le bassin du Kasaï et particulièrement sur la Lulua où le village de Mukenge Kalamba Tunsele et l'agglomération de Kananga se trouvèrent jonchés, la forge présentait le profil (A) dont nous pouvons encore de nos jours reconnaître les vestiges. Mutatis mutandis du profil (A, on aboutit au type (B). Elucidons maintenant chacun d'eux.


FORGES ARTISANALES : LUEUR EVOLUTIVE.
TYPE P.D.B.
1. Tambourin
Idem
2. base à Tambourin
4. base à feu
3 Les Cannaux
PRIMAIRE
SECONDAIRE
TYPE PRORO
Grande roue (multiplicatr
2e courroie
Petite roue
3e Boîte à hélice

2.1. Profil initial (a) : profil a double base pdb

En dehors de la superstructure dressée contre les intempéries facteurs gênant le travail, l'infrastructure qui donne l'ossature maîtresse de la forge traditionnelle dénote 4 pièces principales où dominent deux bases

1° Base à tambourins :

Cette base est un siège convexe à tambourins de soufflage là où se concentre l'air projeté par les tambourins vers le foyer à travers le canal ou les canaux de transmission.

2° Les tambourins :

Deux tambourins surmontés respectivement d'une tige chacune servant aux manutentions de soufflage d'air grâce à un flux se dirigeant de haut en bas

3° Les canaux :

Généralement deux cylindres de plus ou moins 1 m de longueur et d'une section de plus ou moins 5 cm chacun.

4° La base à feu :

C'est le foyer rempli des braises là où les pièces métalliques sont chauffées, voire fondues grâce à l'énergie calorifique, renforcée par l'énergie éolienne entraînée par l'énergie mécanique dont la cause première est l'énergie musculaire de l'homme (Artisan ou forgeron).

En sens inverse, le forgeron en jouant aux tambourins sur l'air, produit le vent qui traverse les canaux relais et atteint le foyer où il attise le feu à la température exigée pour différentes sortes de spéculations métallurgiques.

Eclairons d'autre part les premières pièces énumérées (la base convexe et les tambourins) qui constituent la soufflerie et les tambourins, en particulier, constituant les souffleurs.

Généralement, la forge primitive ne présentait que deux tambourins de transmission à l'équivalence de deux membres supérieurs du corps humain, lesquels membres se terminent par deux mains jouant aux tambourins. Toutefois des grandes forges utilisant une main-d'œuvre supplémentaire pouvaient avoir plus de deux tambourins. De même pour les canaux de transmission, de l'unique canal de convergence, on en arrivait à plusieurs. Tout dépendait de la taille de l'entreprise traditionnelle.

D'ordinaire, les canaux sont sous le sol, les deux bases également font apparaître leurs dessus qui demeurent visibles, d'une part supportant les tambourins et d'autre part remplies des braises de chauffage.

2.2. Profil secondaire (b) : proro

Le profil rotatif PRORO en sigle est une évolution du précédent qui présente les inconvénients d'épuisement. Le forgeron y déploie plus de force musculaire pour actionner la soufflerie et chaque fois en jouant à la monotonie du jeu des tambourins. D'où il a fallu apporter des correctifs à ces lacunes. Le projet PRORO y est parvenu.

Au profil à plat le sol, succède la ligne rotative à deux roues. Ce profil présente 5 pièces maîtresses à savoir : les roues, la courroie, l'hélice, le canal et la base à feu. Les deux dernières pièces ont été déjà décrites au PDB. Nous allons seulement nous limiter ici aux trois autres.

1° Les roues

- La roue multiplicatrice de vitesse qui est le plus grand apport diminuant la fatigue de l'artisan. En l'actionnant manuellement, la vitesse est autant de fois multipliées à la roue ventée d'après la formule suivante :

  $$(n.\ t)_A = (n.\ t)_B . \frac{b}{a}$$

  n : indice de rotativité

  t : rotation complète

  À : petite roue

  B : grande roue

  b : circonférence de la grande roue

  a : circonférence de la petite roue

  $\left[\frac{b}{a}\right]$: quotient multiplicateur de vitesse

- La roue à vent : elle est productrice du vent. Elle est de petite section (± 3 cm) et tourne plus vite que la multiplicatrice (d'ordinaire c'est la jante » de vélo qui est utilisé).

2° La courroie : relie les deux roues. Elle transmet l'énergie mécanique de la multiplicatrice à la roue ventée.

3° L'hélice soudé ou connecté sur la petite roue produit le vent par l'entraînement de l'air à la rotation normale de la roue citée.

PDB et PRORO demeurent accompagnés des tintements des marteaux. Ils créent une vibration parfois assourdissante dans l'environnement urbain dépourvu des grandes industries. La forge artisanale comme parcourue à travers ces profils, est une donnée de la culture africaine ou s'intègrent progressivement des apports technoscientifiques à l'instar de la multiplication des vitesses par roue et l'hélice. Sa valeur socio-économique se mesure à sa répartition à travers la ville.

Par ailleurs, il est à noter que ces deux profils constituent des apports endogènes. Ils sont censés être à la compétence des membres d'une société (africaine) qui en est à la fois artisane et bénéficiaire des fruits de sa culture matérielle. Pareils avantages socioculturels épargne l'africain d'être en déroute sur le sentier de toute autre technologie susceptible de le maintenir dans une servile dépendance infinie vis-à-vis de l'extérieur. Techniquement le type PRORO est une amélioration du type PDB. Il permet, sur le plan économique, le gain d'énergie musculaire ainsi qu'un surcroît de la production artisanale.

2.3. Répartition des forges artisanales (fa) à travers la ville de Kananga

N°	Ccommue	Quartiers	localité	Fréquences		
				forge	forgeron	rma/forgeron /usd
01	Kananga	Malandji, Tshinsambi Kamayi, Plateau, Mpemba	43	302	404	635
02	Katoka	Kele-Kele, Mpokolo, Kapanda, Katoka II, Tukombe	45	175	199	515
03	Lukonga	Dikongayi, Itabayi, Lumumba, Mabondo, Mulunda, Tshibashi	38	240	304	440
04	Ndesha	Tshibandabanda, Ndesha, Lubuwa, Kamilabi, Kamupongo	25	208	284	450
05	Nganza	Nganza Nord, Salongo, N'Sele, Nganza Sud, Sukisa, Lubi-a-Mpata	13	288	341	460
Tot.	**5**	**27**	**164**	**1.213**	**1.532**	//////////////////

Source : Nos enquêtes sur terrain du 15/05 au 25/06/2009

Commentaire

- Ce tableau laisse remarquer que la périphérie urbaine de Kananga grouille des forges artisanales dont le dénombrement atteint un sommet de 1.213 unités opérationnelles, travaillant au rythme des saisons, activées par 1.532 forgerons dont le revenu moyen annuel (RMA) oscille autour de 500 $ par annuité.
- De toutes les Communes, Kananga, suivie de Nganza et Lukonga recèlent des effectifs élevés. Ces trois Communes étant vastes, la ceinture verte s'y élargit pour mille et une spéculation agricoles dont le pivot moteur est la forge.
- Forgerons et forges y abondent. D'ailleurs ces unités métallurgiques rendent plus service à la veille et pendant la saison sèche période pendant laquelle les paysans se livrent ardument aux travaux champêtres.
- Sachant bien que le monde est un devenir devenant, la forgerie l'est aussi. Conséquemment ce que les forgerons gagnent au fil du temps qui coule, nous pousse à scruter leurs attitudes face à l'évolution continuelle de leur métier.

CONCLUSION

La technique des métaux est aussi vieille que l'humanité ; pratique inéluctablement liée à la forge considérée jadis comme cadre de prédilection pour toutes sortes de manipulations métallurgiques.

Les témoignages à ce propos foisonnent dans les vieilles civilisations où forge et métallurgie ne pouvaient rester l'apanage exclusif de l'orient.

Par le truchement de l'opulent royaume de Méroé en transitant par le Darfour, Kordofan et Nock dans la Moyenne Bénoué, les secrets métallurgiques de la forge percèrent le bassin de l'Afrique Centrale, grâce aux migrations bantoues. C'est dans ledit espace qu'émergèrent plus tard le Congo et la ville de Kananga, notre champ d'investigation. Ce cadre historique présentement confronté aux énigmes du développement, la forge artisanale y devient aussi sans doute un paramètre sur lequel fonde l'esprit du changement. Lente est son amélioration presque imperceptible sur la longue durée. Par ailleurs, Kananga est une ville administrative, mais aussi à vocation agricole. C'est à ce titre que la forge artisanale y trouve indubitablement son impact par l'approvisionnement du marché local en outillage domestique et agricole, afin de soulager les besoins socio-économiques du petit paysan, dont l'apport productif au bien-être de la population n'est pas le moindre dans le tiers-monde et particulièrement à Kananga.

BIBLIOGRAPHIE

1. GENET et alii, Histoire du monde contemporain, S.L., 1981.
2. GEINDL, L., Introduction à l'histoire de l'Afrique Noire, tome I des origines à 1800, Mont Noir, S.D., Lubumbashi.
3. « , L'Afrique Noire au XIX^{ème} siècle, 2e éd. CRP, Kin., 1974.
4. HAUSSER et RENAUDEL, Peuples et civilisation, Tome IX, Paris, 1980.
5. JEQUIER, M., La technologie appropriée, problèmes et promesse, OCDE, Paris, 1986.
6. LACHIVER, M., Recherche expérimentale et méthodes, La Haye, Paris, 1994.
7. Larousse Robert de Poche, Paris, 1995.
8. MOUSSINIER, R., Histoire générale des civilisations, Tome V, PUF, Paris, 1986.

Étude stylistique de la devinette tonale Mbala

Védastin Mwanda Kanku Nsele
Assistant, I.S.D.R-TSHIBASHI

Introduction générale

La littérature orale africaine en général et Congolaise en particulier est envahie par le "modernisme", ce qui peut, ipso facto la conduire à sa disparition.la plupart des Congolais, notamment les jeunes se désintéressent de plus en plus de la littérature orale traditionnelle ; cette importante composante de leur culture. Celle-ci est définie de plusieurs manières selon les disciplines, étant donné que le domaine culturel est très vaste.

Nous la définissons avec la Conférence épiscopale de l'Église Catholique du Zaïre (Congo) comme "l'univers humanisé que se crée consciemment et inconsciemment une collectivité. C'est sa représentation propre du passé et son projet d'avenir, ses institutions, ses comportements caractéristiques, sa manière originale de communiquer, de travailler, de célébrer, de créer, des techniques et œuvres créatrices de son âme, ses valeurs ultimes" (C.E.Z., 1988 : 104-105). Bref, la culture est la mentalité qu'acquiert un individu s'identifiant à une collectivité ; c'est le patrimoine transmis de génération en génération comme l'affirme P. KIRPAL qui relève trois éléments ou composantes de la culture à savoir : des conceptions intellectuelles, des formes esthétiques et des valeurs façonnées pour une large part les traditions et les aspirations pour l'avenir (P. KIRPAL, 1976 : 89-90). Cette conception de la culture rejoint celle de BERNARD LAMIZET et AHMED SILEM avec lesquels nous définissons la culture comme étant "l'ensemble des structures sociales et des manifestations artistiques, religieuses, intellectuelles métabolisées par les individus et qui définissent leur appartenance à une société identifiée par ces traits qui la distinguent d'une autre" (B.LAMIZET & A. SILEM, 1997 : 170).

De ce qui précède, il ressort clairement que la littérature orale qui englobe des contes, des devinettes, d'énigmes, des chansons, des légendes, des récits historiques et étiologiques, des fables, des fabliaux, des devises d'épopées, du théâtre, etc. est partie intégrante de la culture d'un peuple donné. Pour analyser et interpréter les textes récoltés, nous avons recouru à la méthode métafolklorique, à la méthode statistique ou stylo statistique. D'après son étymologie anglaise, "le folklore" est une science qui étudie les dimensions traditionnelles d'une société, c'est-à-dire, ce qui se rattache à des modes de vie, des pratiques, des usages, des croyances,

des mythes traditionnels qui subsistent et expliquent certaines formes de conduite et des relations sociales actuelles (A. BIROU, 1966 : 15). La méthode métafolklorique étudie la littérature telle qu'elle est conçue par ses usagers, et ce, à des différents niveaux à savoir :

1. Le niveau cognitif où les usagers attribuent le(s) nom (s) à leur littérature ou récit littéraires ;
2. Le niveau expressif par l'usage des formules métalinguistiques qui déterminent le genre ou les textes à débiter ou à exécuter ;
3. Le niveau social qui indique le statut de tel ou tel genre, son contenu, sa ou ses fonctions (s), le temps et la (les) circonstance (s) de production. (D. BEN-AMOS, 1978 : 1-34).

Pour A. DUNDES, la "folklore" est une critique littéraire orale ou des commentaires sur le folklore (A. DUNDES, 1978 : 42). Cette méthode nous a aidés aussi à faire l'étude des contenus, c'est-à-dire des thèmes des devinettes tonales Mbala.
L'analyse stylistique de "Lwânu lwa kupashyâna" a été faite par l'approche statistique qui consiste en un inventaire numérique de certains faits stylistiques récurrents annotés chez l'artiste. (P. GUIRAUD, 1963 : 24).

Les écarts dégagés résultent de la synchronie et de la diachronie de la langue "Cimbala". D'après cette approche, il s'est avéré nécessaire d'étudier les ressources expressives de cette dernière, car, les valeurs du passé et celles du présent ne sont pas limitées dans la réalité. Le traditionnel a ses rameaux dans le passé. Les hommes modernes (contemporains) ont tous un passé derrière eux sans lequel il ne serait rien. De même, ceux de la tradition ne sont isolés par aucun enclos ni aucune pellicule qui éloigneraient automatiquement d'eux tout apport moderne ». (F. NGOMA, 2000 : 349). L'approche statistique a le mérite de mesurer objectivement l'écart ou le trait stylistique qui distingue le langage littéraire du langage courant, puisqu'elle essaie de dresser un relever signalétique de la langue uniquement par des écarts de fréquences, soit de certains sons, de certains mots soit de certaines constructions par rapport à la langue moyenne. (A.MARTINET, 1968 : 81).

1. Présentation du milieu d'étude

Les Bambala constituent un groupe ethnique assez important situé au nord-ouest du Territoire de Luiza, Province du Kasaï Occidental. Cette tribu a été longtemps confondue avec les Basalampasu et les Balwalwa auxquels elle est apparentée par certains traits culturels.
Le système de parenté est mixte, c'est-à-dire à la fois patrilinéaire et matrilinéaire. Le mariage est exogamique. La dot avait une valeur compensatoire et visait la procréation comme le signal. (G. BERNAD, 1986 : 24).

L'univers est selon un Mumbala, divisé en trois mondes :

1° — Kunzi : le monde des vivants

2° — Ku Nkishi : l'au-delà où vivent les morts et où il y aurait une meilleure vie éternelle ;

3° — Ku Nkishi-ku-Karunga : l'au-delà de l'au-delà où les morts sont morts éternellement.

Pour l'harmonie et la régulation sociale, il existe plusieurs interdits sociaux relatifs au boire et au manger qui frappent surtout les femmes, les enfants et les néophytes non initiés de Munyenga. L'art Mbala regorge une gamme importante d'objets de grande valeur comme les marques (aujourd'hui disparus et gardés dans certains musées occidentaux, des statuettes en bois et en fer, des nattes, des paniers, des bracelets, des colliers en argent et en bronze, des machettes, des houes, des haches, des grelots, des fusils, des flèches, des machettes à double tranchant (mpoku), etc. les forgerons rendent d'énormes services à la population par la métallurgie traditionnelle.

En ce qui concerne les loisirs et le deuil, on trouve des chansons et danses diversifiées selon les circonstances. Dans la vie adulte, l'intégration sociale se fait par adhésion libre ou obligatoire à certaines associations et sociétés ésotériques comme Kasombo, Kankololo, Nkuba, Uthumbu, Wukela, Mfuku, Rumbamba… À côté des associations culturelles secrètes on a des gardiens des fétiches contre la foudre, les sorciers et les envahisseurs extérieurs éventuels appelés « Adindi-a-Iwuthu » en périodes de la sécheresse, des calamités naturelles, des crises de productions agricoles, de la chasse et de la pêche, on organise des cérémonies de procession et de bénédiction et de malédiction « Matankônga ».

2. Devinette tonale Mbala

2.1. Définition

La devinette est un genre mineur lié, figé qui consiste en un dialogue entre le posant et le répondant. NZUJI BALEKA la définit comme « un jeu rapide à deux parties qui consiste pour la première fois à citer une chose, à annoncer vaguement une idée, un fait, et pour la seconde à trouver rapidement l'autre idée au fait que la tradition orale s'approche du premier, le tout soumis à une cadence » (B.M.NZUJI, 1978 : 37). C'est un jeu d'esprit, une expression rythmée et parallèle comprenant deux parties : une demande et une réponse.

2.1.1. Terminologie

Le peuple Mbala désigne la devinette tonale ou à parallélismes par les termes « Lwânu lwá kupashyâna »* et d'un déterminatif « kupashyâna ». Le substantif « Lwânu » de classe 10/11 dérive du verbe « kwanakana », c'est-à-dire, raisonner, réfléchir, penser. C'est donc un raisonnement, une réflexion, une pensée. « Kupashyâna » est un déverbatif de classe 15 dérivant du verbe « kupa » (donner) et du réciprocatif – shyan – qui veut dire se donner mutuellement. « Lwânu lwá kupashyâna » est donc, un genre littéraire figé, rythmé au cours duquel on se donne, on s'échange mutuellement, on se transmet des connaissances du savoir qui fait appel au raisonnement, à la réflexion. Ce processus de compétition verbale et surtout réservé aux enfants sous forme d'un jeu verbal rapide, rythmique et prosodique.

2.1.2. Taxonomie

Dans son articule intitulé « Devinette Nkundo », G. HULSTAERT estime que la classification des devinettes n'est pas aisée. En effet, il existe de nombreux critères différents et contradictoires de classification par rapport à ceux qui seraient faits sur base d'autres. (G. HULSTAERT, 1952 : 41). Cependant, si nous nous basons provisoirement sur le rapport de contenu entre la question et la réponse les devinettes Mbala se classent en deux catégories :

a) **Lwânu lwá Mukélengi** (devinette à inférence contextuelle ou énigme). Dans celle-ci, il existe un rapport sémantique entre la question et la réponse.

   Question : Mukelengi webi ukwéndanga upfúkupfúku lúmulúmu ?

   Quel est ce Monsieur qui marche nuitamment et toute la journée sans arrêt ?

   Réponse : Mêya

   C'est l'eau.

b) **Lwânu lwá kupashyâna** (devinette tonale, à récurrence ou à parallélismes).

Pour NZUJI, M., la devinette tonale, à récurrence ou à parallélismes est une compétition récréative au cours de laquelle un joueur pose une séquence comprenant un schème tonal ou une contraction syntaxique et attend des autres joueurs » une autre séquence ayant un schème tonal ou une construction syntaxique identique. (M. NZUJI, 1976 : 299). Il est à noter que dans certaines devinettes tonales, le rapport sémantique entre la question et la réponse est présenté sous une forme cachée qu'on ne sait pas

* 'Lwânu lwá kupashyâna signifie devinette tonale, son pluriel est ngwânu jà kupashyâna, (les devinettes tonales, à parallélismes).

découvrir comme dans l'énigme. La question ou la réponse de **Lwânu lwá kupashyâna** peut être longue et dépourvue de sens.

L'envoi ou la question peut être un syntagme ou une phrase.

	P :	Citalá munshyá meya ?	- Un panier sous l'eau ?
D11	R :	Mushíki nakwaká nkoku.	- Un moineau en train d'attraper les fourmis

Dans cette devinette à parallélismes, il n'y a aucun rapport sémantique entre la question et la réponse.

	P :	Kajíla bá kadyá nzwhelí ?	- Un petit oiseau posé sur l'arbuste Nzwhelí ?
D34	R :	Mabóshi mákapa Nzambi.	- C'est le bavardage que Dieu lui a donné.

Ici, il y a rapport sémantique entre l'oiseau qui se pose sur l'arbuste nzwhelí. Mais ce rapport n'est pas attestable. Il faut une connaissance de cet oiseau qui bavarde lorsqu'il est posé sur l'arbuste nzwhelí.

2.1.3. Commentaires

Les usagers de la devinette tonale Mbala émettent des propos sur ce genre littéraire[**]. Pour eux :

1) « Lwânu lwá kupashyâna iyamba dya mísámu nakusébesha » (La devinette tonale est une façon, une manière de raisonner, de réfléchir et d'amuser).
2) « Lwânu lwá kupashyâna ikodisha dya lwînzhu » (La devinette tonale est une école ancestrale).
3) « Lwânu lwá kupashyâna « kalasa ka nkaka » (la devinette tonale est une école ancestrale).

[**] Propos recueillis lors de nos enquêtes auprès des exécutants des villages Mayimbu, Mazala, Kanema, Ndolo, Milonga et Kabunda en dates du 5 juin au 16 juillet 2010.

2.2. Niveau expressif

2.2.1. Les formules métalinguistiques

Appelées aussi formules introductives et finales, les formules métalinguistiques sont des repères verbaux qui ont pour rôle principal d'indiquer les limites entre le langage ordinaire et le langage littéraire. Nous convenons avec le Professeur MUFUTA KABEMBA lorsqu'il affirme que : « Toutes les sociétés zaïroises (congolaises) usent des formules et même des gestes avant d'aborder des expressions littéraires déterminées. Après les avoir exposées, ils les terminent par d'autres et parfois des gestes qui se retrouvent partout les mêmes. » (K. MUFUTA, 1973 : 27). La devinette tonale Mbala s'ouvre et se ferme par des formules métalinguistiques figées. Tous les genres littéraires mbala n'ont pas chacun des repères verbaux particuliers. Deux ou trois genres littéraires usent en commun une même formule introductive et finale. Par contre, d'autres récits littéraires n'en ont pas comme le proverbe, la chanson, etc. comme annoncé ci-haut. Ainsi la devinette tonale mbala s'ouvre et se ferme par une formule figée :

Posant :	Nakupa nakupa eci be ?	- Je te donne, je te donne ceci ?
Répondant :	Be	- Ceci
Posant :	Cînyi cínza mûmpátá bóbúbóbú ?	- Qu'est-ce qui vient de la savane tout rouge ?
Répondant :	Kâkêki kénza mûmpátá bóbúbóbú	-C'est la luciole qui vient de la savane tout rouge.

Si le répondant ne parvient pas à donner une réponse exacte, il dira : « Nabya », c'est-à-dire je suis brûlé, j'ai échoué. Dans ce cas, une autre personne peut donner la bonne réponse, sinon le posant lui-même donnera la bonne réponse et va gagner des points. Dans cette formule introductive, le posant, le demandeur invite l'auditoire à être éveillé, attentif, à raisonner, à réfléchir autour de cet échange littéraire. Le répondant à son tour, accepte d'être attentif et disposé à cette gymnastique intellectuelle. Comme à l'ouverture, la devinette tonale mbala a une formule figée de fermeture ou de clôture du discours littéraire. Celle-ci est la même pour les genres littéraires qui en possèdent comme les devinettes, les énigmes, les contes. C'est le posant qui clôture la séance par ces mots :

« Mathú mámí mendáku mumbwá ya mutondu ».

« Que mes oreilles aillent se cacher dans le creux d'un arbre ».

Cette formule finale signifie que les bonnes oreilles qui ont entendu ce discours littéraire traditionnel soient capables de le retenir, l'intérioriser fidèlement de génération en génération et d'en tirer des renseignements et des leçons morales qu'ils contiennent.

2.2.2. Contenu de la devinette tonale Mbala

La devinette tonale ou à parallélismes mbala parle de l'homme et de son action, de la nature, des animaux, d'objets, d'insectes, des oiseaux, des végétaux, de la sexualité, d'esclavage, des us et coutumes, etc.

1° L'homme

D33	P :	Nannâma thwêndámu kwáku ?	-	Nannama (nom de femme ou fille) éloigne-toi de là ?
	R :	Kenyanidúvu kabanyi.	-	Pour que le (la) propriétaire du champ de manioc puisse passer.
D8	P :	Kwenda ba cilalu kúmankúma ?	-	Marcher sur le pont en cadence ?
	R :	Kudya kátóngola búfubúfu.	-	Manger l'igname avec aisance.
D19	P :	Ba nyoku jáyabú ?	-	Dans tes mains ?
	R :	-badi káfundá aka kakaji aka kalumi -badi kásensá kálungula mesu -badi cyúla wátenga ibuku	- - -	Il y a deux petits nœuds ; l'un femelle l'autre mâle Il y a un petit poisson aux yeux brûlés Il y a un crapaud qui a aménagé une place.

2° Nature

D18	P :	Kábulá mwishi bethumba ?	-	Donne un coup de pilon sur la plate bande ?
	R :	bódikí mataji na ngondi.	-	Ils y sortiront le soleil et la lune.

3° Les arbres

D23	P :	Mutondwîsha nëshina ?	-	L'arbre traversant un ruisseau d'une rive à l'autre ?
	R :	Mayêli nthúlú na nthúlú ?	-	Les seins (mamelles) se trouvant sur l'une et l'autre poitrine.

4° Les eaux

D27	P :	Cijiya cya meyá bóbúbóbú ?	-	Un étang rougeâtre ?
	R :	Mademwa ntómpú kósíkósí.	-	Les soldats des termitières mélangés à la poudre d'arachide.

5° Les plantes

D35	P :	Ibéngi dyá lushwa ku lwína lwánjimbu ?	-	Une feuille de lushwa (une plante comestible) près du trou de l'animal njimbú ?
	R :	Kambelimbeli kansábu ya ngânga.	-	Un papillon près du sac du guérisseur ou de la guérisseuse.

6° Les fruits

D40	P :	Kampodyongo ká nkála ?	-	Un petit ananas jaunâtre ?
	R :	Mambalangi má nsánya	-	Un couple de punaises.

7° Les fourmis

D31	P :	Muthumba wa ciwa kunkûnku ?	-	Un régime de noix palmistes roulant sur une pente ?
	R :	Munsalashi wâwawa	-	Les termites faisant des bruits wawawa (onomatopée).

8° Les oiseaux

D34	P :	Kajíla bá kadyánzwheli ?	-	Un petit oiseau posé sur l'arbuste nzwheli ?
	R :	Mabóshí mákapá Nzambi.	-	C'est le bavardage que Dieu lui a donné.

9° Les souris

D15	P :	Kabaki ka kapfungá ?	-	Un petit récipient en calebasse ?
	R :	Makila wa civundí	-	Une queue de la souris (civundí).

10° Difficultés de la vie

	P :	Mu njíla mwaséla ?	-	Un sentier glissant ?
	R :	Kalámba kawámu	-	Le chef (roi) y tombe.

11° Les objets utilisés par l'homme

D16	P :	Kawamba ka manyi kwiseki lenda ?	-	Un petit récipient en calebasse d'huile de suspendu à un grenier ?
	R :	Kanwingya Ngadi kena Mazanza	-	Kanswingya Ngadi originaire du clan de Mazanza.

12° Les relations d'alliance

D30	P :	Kabétu kansébyá ?	-	Un piège tendu au bord d'un champ ?
	R :	Wendánga nankwédyayi	-	Ayez l'habitude de vous promener avec votre beau-frère ou belle-sœur.

13° La sexualité

D37	P :	Kapopolo póó ?	-	Mouvement de va et vient ?
	R :	Nji mumbola pĩ.	-	Un pénis pénétrant dans le vagin.

14° Les coutumes

D21	P :	Cyondo mu mazala mâkêti ?	-	Un idiophone dans la cour du Chef de la tribu Kete ?
	R :	Káfwiya wajimbekoso.	-	.Káfwiya a été victime du gonflement du genou.

2.2.3. Les fonctions de la devinette tonale Mbala

La devinette tonale Mbala remplit plusieurs fonctions au sein de cette tribu. Sa fonction première est récréative pour les enfants à qui elle est principalement destinée. Derrière ce déclassement se dessine un enseignement qui vise l'instruction personnelle de l'enfant stigmatisant ainsi ses rapports avec les autres membres de la société. Sa fonction seconde est celle d'exercer l'enfant à la maîtrise de sa langue maternelle qu'il doit débiter en respectant le schème tonal et syntaxique comme il se doit. En outre, elle développe la mémoire qu'elle rend plus subtile, puisque, c'est elle qui manipulera la parole pleine d'intrigues, tout cela en se récréant. (P.L. MABOSHI, 1981 : 19).

Enfin, la devinette tonale Mbala joue un rôle didactique. Elle donne des leçons morales et la ligne de conduite à suivre par les enfants :

D20	P :	béjiku shélengeti ?	-	La casserole vide ?
	R :	Kudya kashumpa kudébúlúla.	-	Manger la viande (légumes) en économisant.

Cette devinette tonale interpelle les enfants gourmands qui mangent vite et en grande quantité de la viande ou légumes avec gloutonnerie. Ici, on apprend aux enfants de respecter les interdits sociaux. L'exemple de Kafwiya, un enfant désobéissant et néophyte ayant violé l'interdiction du rite d'initiation « Munyenga » en passant dans la cour d'exposition d'idiophone dans la cour du Chef Kete a été victime du gonflement du genou l'ayant amené à la mort.

La devinette tonale en tant que processus de raisonnement et de réflexion sous forme du jeu rythmique, véhicule la formation intellectuelle et morale de l'enfant et même de l'adulte mbala qui doivent respecter rigoureusement les normes sociales pour l'harmonie et la concorde sociales.

2.3. Niveau social

2.3.1. Statut des exécutants

Les sociétés zaïroises (congolaises) réservent certains genres littéraires aux jeunes membres de la communauté en faisant parfois une distinction entre la part des filles et celle des garçons.

Chez les Bambala, la devinette tonale est comme nous l'avons souligné ci-haut, destinée principalement aux jeunes de deux sexes sous la direction d'un ou de plusieurs adultes.

2.3.2. Lieu et circonstance d'exécution

La devinette tonale est normalement débitée le soir entre 19 heures et 24 heures autour du feu ou non, au clair de la lune ou non. Souvent les enfants répètent les devinettes qu'on leur a apprises hier soir pendant le jour quand les adultes sont aux travaux des champs, à la chasse ou à la pêche. Pour ce faire, ils doivent mettre d'abord les plumes des poules ou des coqs autour des oreilles externes, sinon, ces dernières risqueraient de grossir. Cette interdiction de dire la devinette le jour ou à tout moment s'explique par le fait de pouvoir distinguer un discours ordinaire du discours littéraire qui se dit à des moments précis et soumis à des règles d'un simple discours qu'on peut exécuter n'importe quand ou n'importe comment comme le souligne le Professeur MUFUTA KABEMBA : « La littérature la plus dangereuse à manier entre deux soleils, c'est-à-dire entre le coucher et le lever du soleil. C'est la plus abondante qui comprend les devinettes, les contes, les problèmes, la gamme des chants ludiques. Elle est sous le contrôle des anciens et se réserve exclusivement des enfants de la débiter en dehors de ce moment. » (K. MUFUTA, 1973 : 30).

D35	P :	Ibéngi dyá luswha ku lwína lwá njimbú ?	-	Une feuille de luswha (une plante comestible) près du trou de l'animal njímbu ?
	R :	Kambelimbeli ku nsabu ya ngânga	-	Un papillon près du sac de guérisseuses.

Sens : Utilisation des plantes et des insectes pour guérir certaines maladies par la médecine traditionnelle.

D36	P :	Mu njíla mwaséla ?	-	Un sentier glissant ?
	R :	Kalámba kawâmu.	-	Le Chef (roi) y tombe.

Sens : Les difficultés, le malheur frappent tout le monde y compris le chef ou le roi sans exception.

D37	P :	Kapopolo póó ?	-	Un mouvement de va et vient ?
	R :	Nji mumbola bĩ	-	Un pénis pénétrant dans le vagin.

Sens : Comparaison au mouvement relatif à celui qu'on fait lors des rapports sexuels.

3. Analyse stylistique

3.1. Définition

Comme le titre l'indique, l'objet de cette étude est l'analyse stylistique de la devinette tonale Mbala ; la stylistique est une branche de la linguistique consistant en un inventaire des potentialités stylistiques d'une langue donnée. C'est donc « une étude des faits d'expression du langage organisé du point de leur contenu effectif, c'est-à-dire des faits de la sensibilité » (DUBOIS & alii, 1974 : 457). En d'autres termes, la stylistique est une étude esthétique du langage au cours duquel on dégage les écarts qui en résultent et ce, au niveau phonétique, phono logique, morphologique, syntaxique, sémantique et logique.

Pour relever les écarts, il faudra effectuer différentes opérations à chaque niveau de la langue. Les écarts sont des modifications que l'on constate à un endroit donné de la langue et qui démarquent le langage figuré du courant en vue de doter ce dernier de certaines valeurs et caractéristiques qui peuvent lui conférer un usage simplement courant. (J.COHEN, 1966 : 16).

3.2. **Les niveaux d'analyse**

On distingue quatre niveaux à l'intérieur desquels s'opèrent les écarts :

1) Le niveau plasmique qui concerne la phonétique, la phonologie et la morphologie.
2) Le niveau syntaxique qui traite toutes les modifications au niveau de la fonction des éléments, leurs accords et leur ordre dans la phrase. À ce niveau, on peut trouver des écarts purement morphologiques lorsqu'il y a répétition d'un thème nominal, pronominal ou adjectival, l'élément répété n'imposant pas un accord quelconque.

3) Le niveau sémique étudie la transposition de sens à d'autres signifiés.
4) Le niveau logique qui traite les écarts de la pensée.

3.3. Les opérations

Les opérations aident à déceler les écarts et se réalisent d'une manière inconsciente et spontanée indépendamment de l'orateur qui les ignore souvent.

1) **La suppression :** c'est le mécanisme qui consiste en une soustraction ou disparition d'éléments. Elle peut être partielle ou complète.
2) **L'adjonction :** c'est une opération par laquelle on ajoute un autre élément non nécessaire à une unité qu'il s'agisse des unités phonétiques, phonologiques, syntaxiques ou morphologiques. L'adjonction est simple, répétitive ou complexe.
3) **La suppression – adjonction :** c'est une opération consistant en la suppression d'un ou de plusieurs éléments pour être suppléée par d'autres.
4) **La permutation :** une opération où s'effectue un changement de la place ou ordre des éléments dans la chaîne parlée.

Les différentes opérations sont en relation étroite avec la valeur esthétique des écarts. La suppression vise la concision, la précision. L'adjonction quant à elle, cherche les parallélismes, l'harmonie et le suspens, tandis que la permutation travaille à la mise en évidence, à l'insistance et au renforcement. (L. STAPPERS, 1973 : 29).

3.4. Les écarts au niveau plasmique ou métaplasme

3.4.1. Définition

L'écart au niveau plasmique est appelé « Métaplasme », c'est une opération qui alterne la continuité du message, c'est-à-dire de la forme de l'expression en tant qu'elle est manifestation phonique ou graphique.

Les opérations

L'adjonction répétitive

Le redoublement d'un morphème qui consiste end la répétition d'un morphème.

	Langage courant	***Langage littéraire***	***Traduction française***
D1	Mbvungu Mbanthú	Mbvungumbvungu Mbanthúmbanthú	Terrière Motte de terre
D24	Kantanta Kuzema	Kantantakantanta Kuzemakuzema	Rapidement S'incliner
D27	Bóbú Kósí	Bóbúbóbú Kósíkósí	Rougeâtre Mélangé

1. **Les archaïsmes :** En stylistique, l'archaïsme est l'emploi d'un terme appartenant à un état de la langue ancienne passée dans la langue contemporaine.

	Langue contemporaine	***Langue ancienne***	***Traduction française***
D15	Ikopo	Kapfunga	Un gobelet
D17	Kasaka	Kabata	Un panier en roseau
D20	Bajimu	Shéléngeti	Vide
D24	Mayamaya	Kantantakantanta	Rapidement
D25	Majima	Thumbotí	Tout(e) sans exception, totalement.

Emprunt : c'est l'acte par lequel une langue accueille un élément d'une autre langue par besoin ou par nécessité.

	Langue d'accueil	***Langue d'emprunt***	***Traduction française***
D21	Rwibúla	Cyóndo	Idiophone

3.5. Les écarts au niveau syntaxique ou métataxes

La syntaxe est une partie de la grammaire qui décrit les règles par lesquelles on combine en phrases les unités significatives. Il s'agit de la partie de la grammaire qui décrit les règles qui combinent les unités significatives en phrases. Ces règles apparaissent comme caractéristiques principales de la phrase minimale achevée. Ces traits sont les suivants :

1) L'intégrité de la phrase et des syntagmes qui consistent en la présence de certains éléments sans lesquels une phrase ou un syntagme ne peuvent être ce qu'ils sont : par exemple : une phrase au moins, un groupe – sujet et un groupe – verbal.
2) L'appartenance des morphèmes à des classes, appartenance qui limite leur apparition devant certaines formes et non devant d'autres : par exemple : un préfixe n'apparaîtra que devant une forme nominale de sa classe.
3) Les marques complémentaires qui unissent les morphèmes entre eux ainsi que leur ordre dans la phrase. (DUBOIS & alii, 1974 : 68).

Les opérations

1. **L'asyndète ou disjonction :** c'est une suppression des marques de conjonction.

a) Suppression partielle

	Langage courant	***Langage littéraire***	***Traduction française***
D11	Citâla munshi (yá) mêya	Citâla munshyá mêya	Sous l'eau

Il y a ici, la suppression partielle de la marque connective (***ya***) supprimée ou assimilée par la voyelle/***a****/du thème nominal/****-shi***/(assimilation).

b) Suppression complète

	Langage courant	***Langage littéraire***	***Traduction française***
D13	Nsangá mu njila (ya)	Nsanga munjila (-) Kalambu	Le chêne sur le sentier de Kálambu

La marque connective/***ya***/disparaît totalement devant le substantif terminé par la voyelle/***a***/.

c) Suppression – adjonction ou substitution : c'est une opération qui consiste à supprimer un ou plusieurs éléments (phonèmes ou morphèmes) pour les remplacer par d'autres. La substitution peut être partielle ou complète selon qu'elle remplace une partie du mot ou le mot entier.

d) Suppression – adjonction partielle

	Langage courant	*Langage littéraire*	*Traduction française*
D33	Kenyi (ka) nidúvu	Kenya (—) nidúvu	Le (la) propriétaire du champ de manioc.

Dans la devinette/***33***/, la voyelle fermée du 1er degré/***i***/du thème possessif/***kenyi***/disparaît devant le vélaire/***k***/du déterminatif/***ka***/ou la voyelle/***a***/du 1er degré du déterminatif remplace la voyelle fermée/***i***/pour donner/***kenya***/(assimilation).

2. Les parallélismes

Les parallélismes consistent dans la récurrence régulière soit des éléments segmentaires (parallélismes syntaxiques) soit des éléments supra — (segmentaires (parallélismes tonals). (DUBOIS & alii, 1974 : 68).

a) Les parallélismes syntaxiques

Les parallélismes syntaxiques sont des parallélismes grammaticaux qui consistent en une similitude parfaite aussi bien sous l'angle paradigmatique que syntagmatique entre le posant et le répondant ou encore une appartenance symétrique à une catégorie grammaticale. (C. MADIYA, 1978 : 305).

		Traduction française
D1	a b P : katalá mbvungúmbvungú	La petite terrière
	a » b » R : malekesí mbanthúmbanthú	La terre divisée en grains

Les paradigmes a et a » sont des substantifs
Les paradigmes b et b » sont des démonstratifs.

				Traduction française
D5	a P : Tálá	b kwíwúlu	c swhĩ	Regarde en haut longtemps
	a » R : wómví	b' békóla	c » pã	Tu recevras un coup brusquement

Les paradigmes a et a » sont des verbes
Les paradigmes b et b » sont des démonstratifs
Les paradigmes c et ce sont des onomatopées.

				Traduction française
D6	a P : kapashi	B ba	c Kafundá	Un petit cauris dans un petit colis
	a » R : thuluvu	b » ba	c' kasongó	Une petite calebasse cachée dans une petite touffe d'herbes.

Les paradigmes a et a » sont des substantifs
Les paradigmes b et b » sont des locatifs
Les paradigmes c et c' sont des compléments circonstanciels de lieu (CCL)

				Traduction française
D10	A P : kampdyongo	b ka	C Nkala	Un petit ananas jaunâtre
	a » R : thuluvu	b » ba	c' kasongó	Une petite calebasse cachée dans une petite touffe d'herbes.

Les paradigmes a et a » sont des substantifs
Les paradigmes b et b » sont des déterminatifs
Les paradigmes c et c' sont des qualificatifs.

					Traduction française
D27	a P : Cijiya	b cya	c mêya	D Bobubobu	Un étang rougeâtre
	a » R : mademu	b' a	c' ntompú	d » kosikosi	Les soldats des termitières mélangés à la poudre d'arachide pilée.

Les paradigmes a et a » sont des substantifs
Les paradigmes b et b » sont des déterminatifs
Les paradigmes c et c' sont des substantifs
Les paradigmes d et d' sont des qualificatifs.

			Traduction française
D28	a P : mubemba	b wéthúmba	Un étang rougeâtre
	a » R : mundongo	b » mwépfúmba	Les soldats des termitières mélangés à la poudre d'arachide pilée.

Les paradigmes a et a » sont des substantifs
Les paradigmes b et b » sont des verbes conjugués.

Un parallélisme syntaxique peut-être :

1. **Un syntagme nominal**
   a) Un syntagme nominal avec un groupe locatif en tête (D12, D13, D19, D20, D25)
   b) Un syntagme localisant un sujet : D22, D23
   c) Un syntagme indiquant l'appartenance : D12, D16
   d) Un syntagme indiquant un diminutif : D6, D10, D17
   e) Un syntagme ayant en tête un verbe : D5, D9, D18
   f) Un syntagme ayant en tête un interrogatif : D7
   g) Un syntagme ayant en tête le nom de personne : D16, D21, D33
   h) Un syntagme, un idéophone ou une onomatopée : D2, D5, D31.

2. **Une reprise syntagmatique**
   a) Reprise du thème adjectival : D1, D7, D8, D27
   b) Reprise du syntagme verbal : D3, D24
   c) Répétition du syntagme nominal : D1, D8
   d) Répétition de l'onomatopée : D2.

b) Le parallélisme tonal

C'est une récurrence régulière des éléments supra-segmentaires. Il est soit partiel lorsque la répétition tonale est partielle et totale lorsque la répétition tonale est totale.

1° Le parallélisme partiel

D11	P : citala	munshyá	mêya
	R : mushiki	nakwaká	nkôku

Schème tonal :

P : BBB BH BB

R : BBB BBH BB

D25 P : kabélenji nakubéngá mu mbunzi

R : Ibuta nakwôdiká bébaba

Schème tonal :

P : BHBB BBHH B BB

R : BBB BBH HBB

2° Le parallélisme total

D5
P : Tálá kwíwúlú swhĩ
R : wómví békólá pã »

Schème tonal

P : HH HHH H

R : HH HHH H

D9
P : Kábulá mpókú mwidya
R : úwanyí nkélíú kundaí

P : HBH HH BB

R : HBH HH BH

D22
P : mutondú ipfukunya
R : thuyindjí ikukuma

Schème tonal

P : BBH	BBBB
R : BBH	BBBB

D24
P : nkolomvú kutantakutanta
R : katondú kuzemakuzema

Schème tonal

P :BBH	BBBBBB
R :BBH	BBBBBB

4° Rime tonale : On a la rime tonale lorsque l'homonomie s'étend en moyenne au moins sur deux derniers tons de chaque vers.

D1
P :katalá mbvungúmbvungú
R : malekesí mbanthúmbathú

Schème tonal

P : BBH	BHBH
R : BBBH	BHBH

3.6. Les écarts au niveau sémantique ou métasmèmes

Lorsqu'on parle des écarts au niveau sémantique surgissent certaines controverses. Selon Lyons, la première controverse est la relativité sémantique. En effet, les objets qui portent un même nom ne sont pas toujours identiques et le sens peut changer d'un contexte à un autre selon la théorie contextuelle de Mounin. (J. LYONS, 1970 : 18).

De ce fait, on peut alors se demander s'il existe un sens à priori pour un mot ou s'il ne faut pas être d'avis de Wittgenstein qui dit : « Ne cherchez pas le sens d'un mot, mais regardez plutôt l'usage qu'on en fait ». (WITTGENSTEIN, 1961 : 46). Ainsi, si le sens à priori d'un mot n'existe pas, il résulte en moyenne des contextes où il est utilisé. Dans ce cas, il serait difficile, voire incorrect de parler d'écart au niveau sémantique, puisque le sens ordinaire n'existe pas (MUNKYEN, O.L., 1979 : 102). Mais au regard de fois et des contextes où le mot est utilisé, on peut retenir un sens ordinaire du mot à partir duquel on peut déceler les écarts.

La seconde controverse concerne l'état de la langue, car, il peut se faire qu'avec le temps un mot acquiert une grande extension ou une restriction sémantique. Enfin, la troisième controverse est le fait qu'il faut distinguer ce qui apparaît sous les yeux comme image de la

devinette tonale et l'interprétation que nous avons dans l'esprit. Par exemple dans la devinette 12 :

D12	P : mu nkulwanda Yênewu ?	— Dans le bosquet du clan Enewu ?
	R : mudi nnonga wêbaba	-Il y a un escargot à calvitie.

Il n'y a aucune image sémantique manifeste dans la question et la réponse. C'est notre interprétation culturelle et historique de la présence de l'« escargot à calvitie » dans ce bosquet d'Enewu.

L'écart au niveau sémantique doit ressortir de l'image qui apparaît sous les yeux de la devinette tonale et non de l'interprétation que nous avons dans l'esprit.

Exemple :

D15	P : kabaki ka bapfungá ?	— Un petit récipient en calebasse ?
	R : Mukila wa civundí	— La queue de la souris (civundí).

Dans cette devinette à parallélismes tonals il y a des rapports sémantiques, c'est-à-dire l'image de petite calebasse qui ressemble à la queue de la souris civundi. Ainsi, dans les devinettes à récurrence tonale mbala, les écarts au niveau sémantique peuvent être décelés à la fois de l'interprétation spirituelle et des images apparentes entre la question et la réponse.

3.6.1. Définition

L'écart au niveau sémantique est appelé « métasémème ». C'est une figure de style qui remplace un « sémème » par un autre, c'est-à-dire qui modifie les groupements des sèmes du degré zéro. (DUBOIS & alii, 1973 : 34).

1° Synecdoque généralisant

C'est une trope qui consiste dans l'usage d'un terme pour un autre, suivant certaines conditions : celle qui va du particulier au général, de la partie au tout, du moins au plus, de l'espèce au genre.

D19	P : ba nyoku jáyabú ?	— Dans tes mains ?
	R : -badi káfundá aka bakaji aka kalumi	-Il y a deux nœuds : l'un femelle l'autre mâle
	-badi kásensá kálungula mesu	— Il y a un petit poisson aux yeux brûlés
	-badi cyúla wátenga ibuku	— Il y a un crapaud qui a aménagé un endroit.

Les signifiants « nyoku » (mains) désignent l'homme, « kafunda » (petit colis) a pour signifié l'enfant, « kasensa kálungula mesu » (petit poisson aux yeux brûlés) a pour image ou signifié les déchets de ce que l'homme consomme et « cyula watenga ibuku » le crapaud qui a aménagé un endroit a pour signifié l'estomac.

Dans cette devinette tonale, on est parti du corps humain pour désigner trois réalités de l'homme à savoir :

- Sa progéniture mâle et femelle ;
- Les résidus de sa nourriture ;
- Une des parties de son corps où sont stockés les résidus de sa nourriture, l'estomac.

B. L'adjonction

C'est une opération par laquelle on ajoute quelques sèmes à un signifié pour qu'il représente un autre signifié avec qui il partage quelques sèmes communs. Elle peut être particularisante ou générale.

1° Métaphores : on appelle « métaphores », les tropes par ressemblance consistant à présenter une idée sous l'image d'une autre plus frappante ou plus connue qui, d'ailleurs ne tient à la première par aucun autre lien que celui d'une certaine conformité. (M. CRESSOT, 1976 : 99).

Métaphore in presentia : c'est un trope où la qualité commune qui unit deux objets est présentée dans la phrase repère.

D15	P : kabaki ka kapfungá ?	— un petit récipient en calebasse ?
	R : mukila wa civundí	— la queue de la souris (civundí)

Trois éléments sont à dégager :

a) L'objet en question « kabaki ka kapfungá » le petit récipient en calebasse
b) La qualité commune « mukila » la queue
c) L'objet repère ou référant « civundí » la souris civundí.

Le petit récipient en calebasse a une forme qui ressemble à la queue de cette dernière.

2° Métonymie : c'est une figure du niveau constant où le substituant est substitué dans un rapport de produit logique. (GROUPE M, 11 973 : 117).

a) La métonymie de l'objet :

D16	P : kawamba ka manyi kwiseki lenda ?	Une petite calebasse d'huile suspendue à un grenier ?
	R : Kamswingya Ngadi kena Mazanza.	Kanswingya Ngadi (une personne) originaire du clan Mazanza.

Le signifiant « kawambakamanyi » désigne ou a pour signifié « Kanswingya Ngadi » épouse d'un extracteur d'huile de palme originaire du clan Mazanza.

D12	P : Mu nkulwanda yênewu ?	Dans le bosquet du clan « Enewu » ?
	R : Mudi nnonga wêbaba.	Il y a un escargot à calvitie

Le signifiant « nnonga wêbaba » a pour signifié un homme sage habitant dans le bosquet du clan Enewu.

3° La comparaison : une comparaison est une figure qui établit de manière explicite une relation de similitude entre deux objets. (GROUPE, M., 1973 : 3).

Trois types de comparaison sont à distinguer :

1) La comparaison métalogique : c'est une comparaison qui n'est pas nécessairement une figure rhétorique. Elle fait partie des comparaisons appelées « Vraies » qui tombent dans le champ de métasémèmes si on les utilise avec une certaine ironie. Celle-ci n'a pas été attestée dans notre corpus.
2) La comparaison synecdotique : c'est une comparaison qui accroît le champ d'un sémème par une classe de sèmes. Comme la précédente, celle-ci n'ra pas été attestée parmi les devinettes tonales faisant partie de notre corpus.
3) Les comparaisons métaphoriques : sont celles où nous trouvons les syntagmes comparatifs, mais l'élément commun (attribut) manque.

a) La comparaison métaphorique indiquant une réalité humaine :

D28	P : Mubemba wéthúmba ?	Une termitière en train de se construire ?
	R : Mundongo mwépfúma.nga wêbaba.	Les trous se referment.

Cette devinette tonale révèle des réalités sur les étapes de la vie de l'homme à savoir la jeunesse et la vieillesse. Le signifiant « mubemba wéthumba » a pour signifié les jeunes gens ou jeunes filles en pleine croissance physique tandis que le signifiant « mondongo

mwépfuma » a pour signifié les personnes âgées, vieilles. L'homme après sa naissance, grandit et finit par vieillir avant de mourir.

b) Une comparaison métaphorique indiquant le nombre concret et le nombre abstrait

P : Máthungulu cízônji ?	Un tas de mathungulu (espèce d'une plante végétale (afromum) ?
D14	
R : Twána thwá ngaji cinâna..	Huit petites noix palmistes.

Le signifiant « mathungulu » désigne un groupe de gens ou d'objets dont on ne connaît pas le nombre exact, tandis que « thwana thwa ngaji cinâna » détermine le nombre concret, exact « huit ».

Dans cette devinette, on fait savoir un groupe de gens indéterminé que celui composé de huit personnes déterminées. Si on pose un acte ou agit, ceux qui sont nombreux, majoritaires l'emportent sur ceux qui sont moins nombreux, car, l'union fait la force dit-on.

L'analyse statistique de 37 devinettes tonales mbala nous a permis de relever certains écarts (tropes, figures) au niveau plasmique (adjonction répétitive, archaïsme, emprunt), au niveau syntaxique (asyndète, parallélisme syntaxique et tonal) ; au niveau sémantique (métaphore in presentia, métonymie de l'objet et de lieu) ; la comparaison (synecdoque et métaphorique). Le tableau ci-après donne une vue d'ensemble desdits écarts, tropes, figures tels qu'ils apparaissent dans tout le corpus à l'intérieur des différents niveaux et ce, pour les différentes opérations.

	EXPRESSION		**CONTENU**
OPERATIONS	A.***Métaplasmes***	B. ***Métataxes***	***C. Métasémèmes***
I.Suppression	Phonologie&Morphologie	Syntaxe	Sémantique
1. Partielle	-	-	-
2. Complète	-	-	1 cas : D19
II.Adjonction			
1. Répétitive	3 cas : D1, D24, D27	-	-
2. Archaïsme	5 cas : D15,D17, D20, D24, D25	-	-
3. emprunt	1 cas : D21	-	-
III.Suppression Adjonction			

(substitution)			
1.Partielle : Asyndète	-	1 cas : D11	-
2.Complète	-	1 cas : D13	5 cas : D12, D13, D15,D16, D31
IV.Expression adjonction partielle	-	1 cas : D33	-
1. Parallélisme syntaxique	-	5 cas : D1, D5 ,D6, D10,D27	-
2. Parallélisme tonal partiel	-	2cas : D11, D25	-
3. Parallélisme tonal total	-	4 cas : D5, D9, D22, D24	-
4. Rime tonale	-	1 cas : D1	-
V.Comparaison			
1. Métaphore in presentia	-	-	1 cas : D5
2. Métonymie	-	-	2 cas : D12, D16
3. Comparaison métaphorique	-	-	2 cas : D14, D28
TOTAL/37 Devinettes tonales	9 cas	15 cas	11 cas
POURCENTAGE	24 %	40 %	29 %

Il ressort de cette analyse qu'au niveau structurel, la devinette tonale Mbala, les écarts (tropes ou figures) représentent 24 % des propriétés phonologiques et morphologiques ou métaplasmes, 40 % sont d'ordre syntaxique ou métataxes et 29 % du niveau sémantique ou métasémèmes.

Ainsi, nous pouvons affirmer que « Lwânu lwa kupashyana » contient des propriétés (écarts, tropes, figures) linguistiques synchroniques qui ont permis à cette dernière l'acquisition de nouveaux vocables en s'adaptant au contexte actuel de son évolution tandis que les propriétés linguistiques diachroniques l'ont rendue ésotérique tout en conservant ses structures permanentes. Les métataxes résultent de la non-permanence de certaines structures linguistiques par des transformations formelles qui aboutissent à des modifications des éléments linguistiques. C'est principalement à ce niveau que la devinette tonale mbala rencontre des contraintes qui la distingue du langage ordinaire ou courant.

Les écarts (tropes, figures) de la macrostructure, c'est-à-dire du niveau sémantique, les différences, les variations stylistiques sont constituées de la métaphore, de la métonymie, de la comparaison qui aboutissent à un ésotérisme du langage poétique qui demande au répondant (destinataire) une certaine finesse d'esprit, une certaine initiation pour saisir l'idée ou le sens du genre.

Quant à l'aspect littéraire, lwanu lwa kupashyana embellit la langue en lui donnant un style concis, précis qui lui confère ainsi un certain aspect philosophique.

CONCLUSION GÉNÉRALE

La linguistique et la littérature étant étroitement liées elles constituent un domaine où intervient la stylistique. « Lwanu lwa kupashyâna » (Devinette tonale Mbala) est un jeu prosodique qui fait partie des genres mineurs figés, stéréotypés. C'est un jeu rapide, rythmé, cadencé au cours duquel, l'auditoire se transmet des connaissances par des compétitions verbales ; il est caractérisé par des propriétés linguistiques, extralinguistiques et littéraires. La méthode métafolklorique nous a permis à étudier la devinette tonale Mbala telle qu'elle est conçue par ses usagers. L'approche stylo-statistique nous a aidé à examiner le style de la devinette tonale Mbala, car, celui-ci est un choix original d'éléments linguistiques destinés à élever le contenu informationnel du message.

Les propriétés linguistiques du niveau micro et macro structural sont synchroniques et diachroniques. Les écarts plasmiques (métaplasmes) qu'ils se contiennent conservent et enrichissent la langue « Cimbala ». En ce qui concerne son aspect extralinguistique et en tant qu'une des composantes de la culture Mbala, « Lwânu lwa kupashyâna » joue un rôle multidimensionnel au sein de cette dernière notamment didactique et sociologique. C'est un récit poétique qui vise à exercer la sagacité des jeunes, à former en eux le sens d'observation et la puissance de réflexion qui leur permet de saisir et d'interpréter d'une façon vraisemblable le sens de certains faits sociaux et de la nature conformément à la vie de l'homme.

La devinette tonale Mbala est une charnière qui met en contact les jeunes aujourd'hui avec une cosmogonie traditionnelle avec certaines réalités socioculturelles que le monde moderne tend à ensevelir. Les thèmes contenus dans ce genre mineur de la littérature orale Mbala, retracent la culture traditionnelle de l'homme Mbala, son milieu physique et social, ses us et

coutumes, ses réalités sociales, ses difficultés vitales, ses relations d'alliance, la notion, les plantes, les eaux, les fourmis, les souris, bref, les phénomènes sociaux et naturels (faune et flore).

Enfin, elle constitue un délassement, une récréation des jeunes à qui elle est principalement destinée. Notons que certaines devinettes tonales Mbala sont ce que le Professeur Mufuta Kabemba appelle « devinettes amusantes » (K. MUFUTA, 1983-1984).

BIBLIOGRAPHIE

1. G. BERNARD, Village africain, famille urbaine, les enseignants de Kinshasa, édition Mouton, Paris, 1986.
2. A. BIROU, Le vocabulaire pratique des sciences sociales, économie et humanisme, éditions ouvrières, Paris, 1966.
3. C.E.Z., Le chrétien et le développement de la nation, XXIV^{ème} Assemblée de l'Episcopat du Zaïre du 12 au 17 septembre, édition du Secrétariat de la C.E.E.Z., Kinshasa, 1988.
4. M. CRESSOT, Le style et ses techniques, P.U.F., 1973.
5. DUBOIS & alii, Dictionnaire de linguistique, Larousse, Paris, 1973.
6. J. COHEN, Structure du langage poétique, Flammarion, Paris, 1966.
7. J. GREIMAS, Sémantique structurale, Larousse, Paris, 1970.
8. M. LE GUERN, , Sémantique de la métaphore et de métonymie, Larousse, Paris, 1973
9. B. LAMIZET & A. SILEM, Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication, Ellipse, Paris, 1997.
10. GROUPE M, La rhétorique générale, Larousse, Paris, 1973.
11. P. GUIRAUD, La stylistique de l'individu, 4e édition, Paris, 1963.
12. J. LYONS, Linguistique générale, Larousse, Paris, 1961.
13. J. MQARTINET, Le langage, encyclopédie de la pléiade, édition Gallimard, Paris, 1968.
14. WITTGENSTEIN, Investigation philosophique, édition Gallimard, Paris, 1963.
15. D. BEN-AMOS, « Folklore in african society" in Lindfors, éd. Forms of folklore on Africa, University of Texas, Press 1978.
16. A. DUNDES, "Essays", in folkloristies Rajakamal Electric, Lubumbashi-Zaïre, 1978.
17. C.M. FAIK, « Art oral traditionnel au Zaïre : La devinette à parallélismes, in Zaïre-Afrique n° 105, mai, 1976.
18. T.G. HULSTAERT, "Devinette Akundo", in Acquatoria XV, n° 2, 1952.
19. P. KIRPAL, "La crise de la culture et le développement », in Culture, volume III, n° 4, les Presses de l'UNESCO et la Baconnière, paris, 1976.
20. P.L. MABOSHI, « Les indices des genres littéraires bushong », in africanistique n° 8, septembre, CELTA/UNAZA, Lubumbashi, 1981.
21. K. MUFUTA, « Littéraire et authenticité », in JIWE, n° 2, décembre 1973.
22. O.S.L. MUNKYEN, « Essai d'application de la rhétorique aux langues bantu : cas des proverbes djing » in Africanistique, n° 8, septembre, CELTA/UNAZA, Lubumbashi, 1979.
23. F.N. NGOMA, « Tradition et modernisme en milieu congolais », in Cahier congolais (ONRD) mai-avril, cité par OSAKONDA et SHOMBA KINYAMBA, Littérature orale au Zaïre contemporain : culture marginalité ou marginalisée ? in Africanistique n° 9, décembre, 1988.
24. B.B. NZUJI, « De l'oralité à l'écriture » in Notre Librairie, n° 44, octobre – novembre 1978.
25. V. BULCK, « Carte pour la recherche linguistique au Congo-Belge, in Annexes des recherches linguistiques du Congo 1978.

26. M. MANGENDA, L'incidence de la variable politique sur le facteur ethnique : cas de la coalition kasaïenne de 1958 à 1962, Mémoire de licence, UNAZA, Lubumbashi, Juillet, 1975 (inédit).
27. B. MPOYI, Aspect de la phonologie de la langue lumbala (Rumbala), Mémoire de licence, UNAZA/Lubumbashi, juillet, 1977 (inédit).
28. L. STAPPERS, Notes manuscrites du cours « Etudes du genre narratif, deuxième licence Langues et Littératures françaises, Université de Lubumbashi, 1972-1973.

ÀNNEXES

LE CORPUS

Notre corpus est de 37 devinettes tonales notées en cimbala et traduites en français.

D1	P : katalá mbvungúmbvungú ?	La petite souris terrière terrière ?
	R : malekesi mbanthúmbanthú.	La terre divisée en grains grains.

Sens : Le monde a une diversité de races, des tribus, des coutumes et mœurs.

D2	P : Ndjéééndjééén ku nyêndu ?	Les perles faisant des bruits aux pieds ?
	R : Kúmóná kóóla kudyâta..	Voir la petite écorce d'arbre qu'on piétine.

Sens : Quand on est chez soi, on marche avec force et aisance.

D3	P : lukónku lwá ubêmba kunsaa njila ?	Un champignon à bord du chemin ?
	R : lwámoná májíta lwébétabéta.	Voit les ennemis et se raccourcit.

Sens : En période de guerre inter-tribale, on a des stratégies pour ne pas se laisser prendre par les ennemis en se cachant.

D4	P : Citá cyá nkúnyí ?	Un fagot (tas) de bois de chauffage ?
	R : Kalambá kévwengá.	Le chef (roi)p se replie.

Sens : Quand on a des soucis et des problèmes, on est triste et le chef ou roi n'est pas épargné.

D5	P : Tálá kufwúlu swhi ?	Regarde en haut longtemps ?
	R : wómví békólá pá..	Tu recevras un coup brusque à la nuque.

Sens : Dans la vie, il faut éviter la distraction et être attentif à tout.

D6	P : Kapashi ba kafundá ?	Un petit cauris dans un petit colis ?
	R : Thuluvu ba kasongó..	Une petite calebasse cachée dans une petite touffe d'herbes.

Sens : C'est celui qui cache quelque chose qui connaît facilement la cachette.

D7	P : Cinyi cinza múmpátá ?	Qu'est-ce qui vient de la savane en étant rouge ?
	R : Kakeki kénza múmpátá bóbúbóbú	Une petite calebasse cachée dans une petite touffe d'herbes.

Sens : On reconnaît les êtres humains, les animaux, les insectes, les végétaux par leurs traits physiques et biologiques.

D8	P : Kwenda ba cilalu kúmankúma ?	Qu'est-ce qui vient de la savane en étant rouge ?
	R : Kudya kátóngola búfubúfu.	Manger aisément l'igname.

Sens : Quand on travaille avec assiduité, on aboutit à de bons résultats.

D9	P : Kábulá mpókú mwîdya ?	Donne un coup d'épée à un roseau ?
	R : úwanyí nkélí kunda.	Tu y trouveras un poisson.

Sens : C'est par le travail qu'on a ce dont on a besoin.

D10	P : Kampodyongo ká nkála ?	Un petit ananas jaunâtre ?
	R : Mambalangi má nsánya.	Un couple de punaises.

Sens : Ressemblances physiques et biologiques des végétaux.

D11	P : Citala munshiyá mêya ?	Un panier sous l'eau ?
	R : Mushiki nakwaká nkôku.	Un moineau en train d'attraper les fourmis.

Sens : Condamnation de la paresse, de la passivité.

D12	P : Mu nkulwandi Yênewu ?	Dans le bosquet du clan « Enewu » ?
	R : Mudi unonga wêbaba.	Il y a un escargot à calvitie.

Sens : Dans la société traditionnelle, les personnes âgées, sages, dépositaires du savoir ancestral vivaient à des endroits et coins isolés des autres habitants de la contrée comme ce clan Enewu.

D13	P : Nsangá mu njilá Kálambu ?	L'arbre nsanga (chêne) situé sur le sentier qui mène vers le ruisseau Kalambu ?
	R : Nkalá mwiwa dyá Kándongo.	Le crabe sous la pierre de la rivière Kandongo.

Sens : On reconnaît chaque espèce animale ou végétale dans leur environnement physique local.

D14	P : Máthungulu cízonjí ?	Un groupe de máthungulu (espèce d'une plante végétale) (afromum) ?
	R : Thwána thwá ngaji cinâna.	Huit petites noix palmistes.

Sens : Détermination du nombre réel, concret.

D15	P : Kabaki ka kapfungá ?	Un petit récipient en calebasse ?
	R : Mukila wa civundí.	La queue de la souris (civundí).

Sens : Ressemblances physiologiques des animaux domestiques à certaines plantes.

D16	P : Kawamba ka manyi kwiseki lenda ?	Une petite calebasse d'huile suspendue à un grenier
	R : Kanswingya Ngadi kena Muzanza.	Kanswingya Ngadi (une personne) originaire du clan Muzanza.

Sens : On reconnaît souvent, certaines personnes par leur métier comme les descendants de mazanza réputés producteurs d'huile de palme.

D17	P : Kabata ká nsálámbá?	Un petit panier aux rameaux non-achevé ?
	R : Munono wá nséléndí.	Une rangée des fourmis rouges.

Sens : Quand on réalise une œuvre, il faut l'achever avant son utilisation au lieu de l'abandonner en cours.

D18	P : Kábulá mwishi bethmba ?	Donne coup de pilon sur une plate-bande ?
	R : Bódiki mataji na ngondi.	Ils y sortiront le soleil et la lune.

Sens : C'est par le travail de terre qu'on trouve le trésor enfui là dedans.

D19	P : ba nyoku jáyabú ?	Dans tes mains ?
	R : -badi káfundá aka kakaji aka kalumi -badi kásensá kálungula mesu . -badi cyúla wátenga ibuku.	-il y a deux nœuds : l'un femelle l'autre mâle -Il y a un petit poisson aux yeux brûlés -Il y a un crapaud qui a aménagé un endroit.

Sens : D'une manière générale, dans toute famille humaine naissent des filles et des garçons. Quand on prépare à manger ou qu'on mange, il y a des déchets des vivres qui tombent et qu'on ne sait pas manger. Tout ce qu'on mange se localise dans l'estomac où se fait la digestion.

D20	P : béjiku shéléngedi ?	La casserole vide ?
	R : Kudya kashumpa kudébúlúla.	Manger la viande ou légumes en économisant.

Sens : Il faut manger avec modestie, sans gloutonnerie et gourmandise.

D21	P : Cyóndo mu mazala maketi ?	Un idiophone dans la cour du chef de la tribu Kete ?
	R : Káfwiya wajimběkoso.	Káfwiya a été victime d'un gonflement du genou ;

Sens : Conséquences de violation d'interdits, des normes et règlements ancestraux par les enfants et les néophytes (maladie, mort, …)

D22	P : Mutondú ipfukunya ?	Une souche d'arbre mort ?
	R : Thuyindjí ikukuma.	Les fourmis (thuyindjí) s'envolant massivement.

Sens : C'est à l'endroit où il y a des souches d'arbres morts d'où sortent les fourmis (thuyindjí) qui s'envolent en masse, c'est-à-dire qu'on trouve la fertilité du sol où il y a des souches d'arbres morts.

D23	P : Mutondwîshina nĕshina ?	L'arbre traversant un ruisseau d'une rive à l'autre ?
	R : Mayêli nthúlú na nthúlú.	Les sens (mamelles) se trouvant sur l'une et l'autre poitrine.

Sens : Comparaison des femmes ou jeunes filles qui portent des seins ou mamelles sur leurs poitrines aux arbres.

D24	P : Nkolomvú kuntantakantanta ?	L'oiseau aux plumes rouges (nkolomvu) saute rapidement d'un arbre à un autre ?
	R : Katondú kuzemakuzema.	L'arbuste s'inclinant davantage.

Sens : Reconnaissance des hommes, des animaux, d'oiseaux à partir de leurs sites qu'ils fréquentent régulièrement. On reconnaît le passage rapide de cet oiseau aux plumes rouges (nkolomvu) à partir des arbustes sur lesquels ils se posent en faisant beaucoup de bruits.

D25	P : Munkulwandá nidimá ?	Dans un bosquet sombre ?
	R : Makondi mabyá thumbotí.	Toutes les bananes mûrissant totalement.

Sens : Là où sont de bonnes choses, il y a d'obstacles que l'on doit franchir pour les atteindre. On enseigne aux enfants d'être courageux et de se défaire de la peur quand il fait sombre.

D26	P : Kabélenji nakubéngá mu mbunzi ?	Un coq chantant cocorico (onomatopée) dans un bosquet ?
	R : Ibuta nakwodikíká bébaba.	Un escargot sortant sur une calvitie.

Sens : Le coq annonce la venue du jour ou sa tombée par son cocorico. C'est à ce moment que l'escargot sort de sa coquille pour chercher à manger. Il symbolise l'homme qui doit se rendre à son travail dès que le coq chante.

D27	P : Cijiya cya meyá bóbúbóbú ?	Un étang rougeâtre ?
	R : Mademwantompú kósíkósí.	Les soldats des termitières mélangés à la poudre d'arachides pilées.

Sens : Ressemblance d'eau rougeâtre d'un étang aux soldats des termitières mélangés à la poudre d'arachides pilées.

D28	P : Mubemba wéthúmba ?	Une termitière en train de se construire ?
	R : Mundongo mwépfúma.	Les trous se referment.

Sens : Lorsqu'on attend voir les fourmis ailées s'envoler pour qu'on les attrape et que les trous se referment on ne peut s'attendre à leur sortie, c'est un signe d'espoir et de désespoir.

D29	P : ubúlúkuthú kwikondi ?	Le champignon (ubúlúkuthú) au bananier ?
	R : Nji ya mufú lumbunthu.	Le pénis d'un mort couvert de brouillard.

Sens : Allusion faite à la puissance sexuelle d'un homme vivant et l'impuissance d'un mort dont le pénis n'entre plus en érection.

D30	P : Kabétu kansébyá ?	Un piège à bord d'un champ ?
	R : Wendánga nakwédyayi.	Ayez l'habitude de vous promener avec votre beau frère ou belle sœur.

Sens : Dans les relations d'alliance, il n'y a pas de pudeur entre les beaux frères et les belles sœurs avec qui on peut tout se dire ou s'offrir.

D31	P : Muthumba wa ciwa kûnkunku ?	Un régime des noix palmistes en culbutant sur une pente ?
	R : Munsalashi wâwawa.	Les termites faisant des bruits wâwawa (onomatopée).

Sens : Dans la société mbala, il existe un système de communication du message télécommuniqué à l'aide d'une flûte appelée (mudjédjé ». lorsque quelqu'un lance un message, le récepteur renvoie le même message comme réponse. À chaque action, on a une réaction.

D32	P : Cibala cya luku ba cintanci ?	Un morceau de foufou (luku) posé sur l'arbre à épines (citanci) ?
	R : Mulumiankumbi cikûfa.	Le mâle de l'animal (nkumbi) en agonie.

Sens : Lorsqu'on est paresseux, on ne peut pas trouver à manger, car le bonheur se trouve par le travail. Il s'agit de la condamnation de la paresse et l'oisiveté.

D33	P : Nannâma thwêndámu kwáku ?	Nannâma éloignes-toi de là ?
	R : Kenyânidúvu kabanyi.	Pour que le (la) propriétaire du champ de manioc puisse passer.

Sens : Une attitude suspecte qui consiste à faire semblant en vue de faire mal à quelqu'un(e) ou à pouvoir lui voler dès son absence.

D34	P : Kajíla bá kadjá Nzwheli ?	Nanâma éloignes-toi de là ?
	R : Mabóshi mákapá Nzambi.	C'est le bavardage que Dieu lui a donné.

Sens : On désigne certaines espèces animales, végétales et de la volaille dans leur environnement physique ou social.

D35	P : Ibengi dyá lushwa ku lwína lwá njimbú ?	Une feuille de lushwa (une plante comestible) près du trou de l'animal njimbú ?
	R : Kambélimbéli kansábu ya ngânga.	Un papillon près du sac de la guérisseuse.

Sens : Certains objets désignent des propriétaires.

D36	P : mu njíla mwásela ?	Un sentier glissant ?
	R : kalámba kawámu.	Le chef (roi) y tombe.

Sens : Le malheur n'épargne personne, quel que soit son rang social.

D37	P : Kapopolo póó ?	Mouvement de va et vient ?
	R : Nji mumbola pĩ	Un pénis pénétrant dans le vagin.

Sens : Le mouvement de va-et-vient est semblable à celui des rapports sexuels.

Le français, langue d'enseignement et le faible taux de réussites scolaires en R.D.C. Proposition de solution : La méthode *verbo-tonale* (DVT) pour l'enseignement efficace du FLEet la sûre réussite scolaire

KAPANGA Kapele M.K., Ph.D.
Professeur, Université Laurentienne, Sudbury, Canada
MURAY Kalum, Doctorant
Professeur, Université Laurentienne, Sudbury, Canada

Résumé

La langue est la principale courroie de transmission des connaissances, de préservation de la culture et de l'identité. Pour atteindre efficacement les objectifs poursuivis, l'introduction d'une langue étrangère dans l'un ou l'autre de ces domaines doit tenir compte de « la diversité linguistique (…) des apprenants… » (Perregaux, in *Repères*, p. 29). Vu l'importance de l'enjeu, toutes les précautions doivent être prises, tant pour préserver la langue, la culture et l'identité de l'apprenant que pour faciliter l'acquisition des connaissances qui lui sont communiquées en langue étrangère. Dans le contexte de « globalisation-mondialisation », chaque culture participante doit être suffisamment ancrée et chaque identité nationale solidifiée pour tirer un avantage justifiant le risque de la rencontre et l'effort que cela exige. Quant à la nouvelle langue, son incrustation dans la conscience de ceux qui la reçoivent exige qu'elle s'arrime à la langue première (ou maternelle) des apprenants et qu'elle valorise les richesses de cette dernière.

C'est une question de technicité. À ce propos, la « didactique verbo-tonale » (DVT)[4] se révèle très efficace en tant qu'instrument qui facilite l'apprentissage de toute langue étrangère en se basant sur la langue maternelle des apprenants. Ce faisant, la DVT donne confiance à ces derniers et leur permet de conserver (ou de recouvrer) et de raffermir leur identité. Cela favorise la maîtrise de la nouvelle acquisition pour la meilleure transmission des connaissances et, par ricochet, la réussite scolaire.

Mots clés : Enseignement ; FLE ; identité culturelle ; didactique verbo-tonale ; réussites scolaires.

[4] La méthode a été présentée par Abdoulaye Balde (1981) dans son article 'Problèmes de choix de la ou des langues à enseigner 'in *Bulletin de l'AÉ LIA*, 4 mars 1981, p. 6-18.

1. Langue, et identité culturelle et acquisition de connaissances

Il n'est plus à démontrer le lien entre langue maternelle ou langue tout court et identité ou culture. Mieux on maîtrise sa langue maternelle, mieux on s'ancre dans sa culture et raffermit son identité. Malgré les avantages reconnus au bilinguisme, le cas de la RDC est particulier, car le pays a déjà opté pour les quatre langues nationales qui fondent l'identité et la culture congolaise, sans oublier les autres qui, légitimement, réclament leur reconnaissance au plan national. Chaque Congolais citadin est au moins bilingue. La particularité de la RDC repose sur le fait que l'enseignement académique n'est pas livré dans l'une ou l'autre des langues nationales, mais dans une langue étrangère qui présente des difficultés sociolinguistiques. La plupart des élèves ne la parlent pas dans leurs familles, ou, s'ils la parlent, c'est d'une façon aussi relâchée qu'elle tend à la créolisation. En effet, la culture et l'identité ne sauraient s'affermir dans ce langage non maîtrisé et qui s'introduit dans le domaine de l'enseignement sans préalables qui permettent la régulation facilitant son acquisition. En forçant l'introduction d'une langue étrangère dans un curriculum des études, sans tenir compte des compétences des apprenants en cet instrument de l'enseignement, on bloque l'acquisition de la science qu'il est plutôt sensé faciliter, car ne trouvant pas de substrat linguistique qui puisse soutenir d'abord l'implantation de communication qui est la langue étrangère.

1.1. Les mérites du bilinguisme et le cas de la RDC

Dans l'actuel environnement mondialisé, le bilinguisme se présente comme la planche du salut universel, car, le locuteur bilingue est armé de compétences langagières, peut dialoguer avec l'Autre, d'échanger et de partager avec lui la culture, sans oublier le moyen dont il dispose, celui de découvrir l'Autre et soi-même. En effet, le bilinguisme implique que les interlocuteurs en présence, quels qu'ils soient, apprennent à pratiquer une écoute attentive, cherchent à se *comprendre ensemble*, acceptent de modifier leur propre système de pensée, pour aller à la rencontre de l'Autre, (qui) devient le sujet prioritaire à connaître.[5]

[5] Christine Hélot/Elisabeth Hoffmann/Marie Louise Scheidhauer/Andrea Young, éds.. Éditions Peter Lang, 2006, *Écarts de langue, écarts de culture. À l'écoute de l'Autre.* Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien, 2006, p. 247.

On peut déduire de cette assertion que la richesse du bilinguisme, dans le contexte mondial ou simplement interpersonnel, donne au bilingue l'ouverture à l'autre et au dialogue indispensable dans ce siècle.

Transposé dans la RDC, pays aux dimensions continentales, comptant plus de soixante millions d'habitants parlant plus de quatre cent vingt langues et dialectes, le bilinguisme prend une autre allure, car chaque Congolais est bilingue (au moins passivement). Ce bilinguisme « interne » favorise déjà des échanges interculturels grâce au dialogue permanent intercommunautaire qui s'est installé depuis la nuit des temps. Il aurait suffi amplement pour dispenser l'enseignement académique de recourir aux langues du pays[6] ; mais, dans le domaine linguistique, l'héritage de la colonisation a pesé et continue de peser au point d'aliéner même les élites[7]. Considérant les dégâts que cause l'emploi d'une langue étrangère sur la formation intellectuelle et qui freine l'essor du pays, il y a urgence de rectifier le tir pour sauver les meubles.

1.1 Langue maternelle, support et véhicule par excellence de la culture et de l'identité

Support et véhicule par excellence de la culture et de l'identité, la langue demeure le canal privilégié de transmission de connaissances. La non-maîtrise de la langue est non seulement une entrave à la maîtrise culturelle, mais aussi une barrière sur la voie de l'acquisition des connaissances, l'abandon de la langue maternelle entraîne pour un peuple un suicide culturel, car il fait disparaître cette substance constitutive de l'humain. Ainsi donc, sans être un objet neutre, la langue maternelle est une « réalité culturelle vivante » (Flamand 108) ; par elle,

[6] Le cas de la Tanzanie est, à cet effet, exemplaire : le système d'enseignement est tenu en swahili, de la maternelle à l'université. L'anglais est réservé aux secteurs du commerce extérieur, de la diplomatie et du tourisme.

[7] Comme le français jouit de l'aura que lui a conférée la colonisation, la plupart des intellectuels congolais pensent qu'ils ne seraient pas considérés tels s'ils ne parlaient pas français. Nombreux jurent que l'introduction d'une langue congolaise dans le système d'enseignement retarderait l'évolution ou, pire, ouvrirait la porte à l'enseignement à rabais. Ce complexe est à la base de la division sociale et fait que ceux qui ne parlent pas français sont tenus d'office pour illettrés et donc exclus du dialogue social. Quel gâchis !

l'apprenant cultive la confiance en soi et consolide sa personnalité ; c'est par elle que s'élaborent les schèmes mentaux, c'est aussi par elle que s'acquiert et se consolide l'identité indispensable à tout citoyen du monde. Si posséder une langue étrangère est une plantureuse promesse d'enrichissement[8], l'apprenti ne peut parvenir â la bonne appropriation sans la maîtrise de ses propres langue et culture. D'ailleurs, il a été prouvé que « les élèves développent plus facilement leurs compétences cognitives et maîtrisent le contenu de l'enseignement quand ils apprennent dans une langue qu'ils maîtrisent » (Dutcher, 1994, p. 54). Et Akkari d'ajouter : « Pour assurer ces atouts, aucune précaution ne devrait être négligée, surtout en ce siècle de la globalisation où « perdre sa langue c'est vraiment perdre son âme ».[9]

1.2. Dimension technique : la didactique appropriée pour la maîtrise de la langue et l'acquisition de connaissances

Dans le domaine spécifique de l'acquisition des connaissances, les spécialistes de l'enseignement recommandent fortement la maîtrise solide du prime substrat linguistique – la langue maternelle – pour la sûre acquisition d'une nouvelle langue et son ancrage. C'est une affaire de technique. En effet, les didacticiens et autres spécialistes de l'enseignement conditionnent le succès de l'apprentissage, en général, à la maîtrise de l'approche qui respecte - voire sollicite l'apport de – la langue première ou maternelle des apprenants. Toutes les autres étapes d'acquisition en dépendent.

2. Contact forcé des langues et promiscuité

Par contre, une cohabitation incontrôlée des deux langues, étrangères l'une par rapport à l'autre, risque de provoquer une promiscuité nuisible à toutes les deux, surtout à la première si elle n'est pas maîtrisée par le locuteur. Comme ailleurs[10], ce qui, d'emblée, peut sembler banal, c'est la contamination phonétique surtout de la part de l'enseignant. Non informé de leur différence fondamentale, ce formateur tentera de substituer aux phonèmes de la nouvelle

[8] Akkari, Abdeljalil, 130.

[9] KAPANGA, Kapele, *Qui perd sa langue perd son âme*, Actes du colloque, Sudbury, Glopro, 2003, portant sur la survie des langues minoritaires.

[10] En R.D.C. (ex-Zaïre), pays de près de 420 idiomes, la promiscuité du français et des langues maternelles a produit des effets négatifs tant pour le français que pour les langues nationales.

langue ceux de son idiome qu'il jugera les plus proches, risquant ainsi de compromettre la compréhension et, par ricochet, la communication. En effet, malgré les apparences innocentes, cette substitution quasi automatique et « négligeable » (pour un formateur non averti) engendre une réduction phonique susceptible d'entraver la compréhension du sens.
En effet, certains sons différentiels − appelés phonèmes distinctifs[11] − du français n'ont pas d'équivalent dans certaines langues (nationales) congolaises. Tel est le cas répandu de [y], [œ], [ə], [ø] phonèmes arrondis, fermés, mi-fermés ou très fermés, selon leur position dans les mots ***peur, le, peu et sur*** [pœ : R ; lə, pø, sy : R] ; ils y sont réalisés comme écartés et fermés dans ces langues congolaises où les mots paradigmes ci-dessus sont dits [per, le, pe, sir]. Leur remplacement par ceux qui sont disponibles dans les langues maternelles ; gênera sûrement la communication avec les locuteurs d'autres langues. Il en est de même des voyelles nasales, inexistantes dans la langue tetela ; elles sont systématiquement prononcées comme orales. Il sera difficile de comprendre le sens des mots *sont* [õ] et *pont* [põ] qui sont généralement rendus comme [so] et [po], surtout qu'il existe, en français, les mots (lexèmes) : « peau, pot » et « saut, sceau, sot ».

En ce qui concerne les consonnes du français, certaines se réalisent diversement selon leur environnement et selon les langues maternelles des locuteurs. Cela peut gêner la communication quand les lubaphones (du Kasayi occidental) assourdissent instinctivement la sonore fricative labiodentale *v* dans le mot *voir*, la chuintante ***j*** dans *jour* et la sifflante ***z*** dans ***azur*** en les rendant respectivement ***f*** et ***sh*** [fwa : R ; ʃu : R] et [asi : R]. Les locuteurs de l'Est, fortement influencés par le *kinyarwanda*, ont tendance à substituer la liquide latérale *l* par l'équivalente roulée *r*. Les mots contenant cette consonne subissent une déformation telle qu'elle provoque la confusion quant au sens. Ainsi : ***marmelade*** et ***logement*** devenant ***marmerade*** et ***rogement*** risquent de ne pas leur livrer le sens que le locuteur leur destine, surtout si les destinataires ne partagent pas cette particularité phonétique.

L'enseignant doit donc être informé de ces phénomènes linguistiques pour veiller à la correction de leur production ; il en avertira les apprenants, non pas pour les humilier ou les complexer comme s'ils commettaient une faute d'ignorance, mais pour leur faire remarquer la particularité des langues, qui fonde leur différence. Pour la réussite de cette entreprise, l'enseignant devra référer aux sons de la langue maternelle en vue d'en faire ressortir les

[11] C'est-à-dire 'marquant la différence de sens entre les mots par ailleurs semblables'.

différences et les accointances probables. Il fera de même pour les voyelles orales antérieures ou centrales, ouvertes ou fermées, arrondies ou écartées, généralement inexistantes dans la plupart des langues nationales congolaises et dont la reddition, gênante pour la communication, peut perturber La communication et les échanges culturels entre les locuteurs des différents groupes. En effet, ***fleur*** n'est pas ***flaire***, ***juron*** n'est pas ***giron***, pas plus que ***mur*** ne signifie ***mire***.

Informés correctement par leur enseignant, les apprenants y feront plus attention et fourniront un effort pour éviter de commettre ces « erreurs ». Ils le feront en tout respect pour leur langue maternelle et par respect de la différence ; sans complexe à l'égard de la langue étrangère qu'ils apprennent.

Pour éviter la débilitation de l'identité et le complexe d'infériorité, les apprenants d'une langue étrangère devront au préalable avoir maîtrisé leur langue maternelle[12] :

> Les compétences académiques et cognitives une fois développées, eet les contenus scolaires acquis se transfèrent facilement d'une langue à une autre. Le meilleur prédicteur du développement des compétences cognitives et académiques dans une langue seconde est le niveau de développement suffisant dans la langue maternelle.

Car, ajoute-t-il, « le temps passé dans le développement de la langue maternelle est un investissement utile pour les acquisitions linguistiques ultérieures »[13]. En effet, le même didacticien affirme que « les élèves développent plus facilement leurs compétences cognitives et maîtrisent le contenu de l'enseignement quand ils apprennent dans une langue qu'ils maîtrisent » (Akkari, *op. cit*., p. 131). Mais, de l'aveu même du ministre de l'Enseignement primaire et secondaire de la RDC, les échecs scolaires sont dûs majoritairement < la non-maîtrise de la langue d'enseignement, du français[14] donc. Il est impérieux que l'on passe du

[12] En effet, Akkari Abdeljali, Le pluralisme lié aux migrations en Suisse : Entre contraintes institutionnelles et résistance des acteurs scolaires», in Hélot, Chr./Benert, Br./Ehrhart, S. et Young, A. (éds.),, p. 131.

[13] Akkari, Abdeljalil, *ibid*.

[14] Annonce verbale fairte en cette année 2012 et diffusée sur les réseaux d'information de la RDC.

constat à la recherche des moyens courageux pour endiguer le mal[15] : Sinon la tendance à l'assimilation entraînera la déconsidération de leurs langues maternelles. Mais, formés à la différenciation des langues en contact, ils pourront apprécier l'apport de chaque acquisition et maîtriseront, adéquatement la nouvelle langue adulée et leur originel véhicule identitaire. Ces précautions nécessaires devraient être appliquées systématiquement pour préserver tous les acquis : ceux de la langue maternelle et ceux de la nouvelle langue apprise pour assurer un bon apprentissage. C'est à cette condition que le contact des langues est un bienfait (Agablemagnon, in Gallet 121). En effet, l'expérience d'une langue étrangère ne peut être bénéfique que si des précautions nécessaires sont prises. Sinon, les efforts consentis auront été vains et le résultat final ne serait que l'aliénation culturelle assortie d'échecs scolaires. L'effet général sera alors de grossir le nombre d'aigris et d*'anti-français*[16], et la langue française elle-même sera considérée comme « un idiome d'une caste sans identité particulière ».

Il s'avère donc que seule la didactique différentielle appropriée peut conjurer ce mal et favoriser l'atteinte des résultats visés par le multilinguisme, à savoir favoriser la communication, la compréhension interculturelles et les réussites scolaires

2.1. Menace d'étouffement et d'asphyxie des langues nationales dans leur évolution

Certes, les langues nationales étant encore relativement bien ancrées dans le subconscient collectif congolais, le risque qu'elles soient submergées par le français est minime, mais pas nul. Les échecs scolaires peuvent l'attester[17] par l'absurde, car elles influent encore sur la maîtrise du français. Cependant, l'aura du français[18] exerce un tel attrait sur les masses congolaises que l'engouement vers cette langue a déjà annihilé l'effort de régénération des

[15] Il est bon de rappeler les bonnes intentions des politiciens : en 2011, le Ministres de l'éducation de l'Afrique centrale, réunis à Kinshasa, formulèrent le le vœu d'introduire les langues nationales dans le système de l'enseignement. Cette résolution mérite qu'on s'y attrde pour la voir mise réellement en pratique, pour le décollage de l'Afrique culturelle et scientifique.

[16] En R.D.C., ils vouent une haine implacable à ceux qui parlent français ; en dit long l'ironique surnom de «je-le-connais» – signifiant : «ceux qui ont la vaine prétention de tout savoir» – que ces «anti-français» leur collent.

[17] Le ministre de l'enseignement primaire et secondaire de la RDC n'a-t-il pas déclaré, cette année (2012), que les échecs scolaires sont grandement attribuables à la non-maîtrise de la langue d'enseignement : le français ?

[18] On sait qu'en R.D.C., comme en Afrique francophone en général, le français est considéré comme la langue du savoir et du pouvoir.

langues nationales[19], l'emprunt des mots du français étant devenu la voie de la facilité pour compenser l'incurie des locuteurs des langues nationales. L'étouffement et l'asphyxie continuent de menacer gravement l'existence des langues congolaises en faveur du français non maîtrisé.

3. Proposition de solution pour un vrai rendez-vous du « donner et du recevoir »

Le remède à ce « mal » d'invasion du français n'est pas de rejeter le français, langue qui a fait ses preuves et qui est devenue indispensable pour la plupart des intellectuels congolais (Rubango, 1986 : 263). Seuls l'apprentissage adéquat du français et sa maîtrise équilibrée visant la préservation des langues congolaises, et, par ricochet, la préservation de l'identité et de la culture congolaises peuvent permettre de jouir des vertus du multilinguisme et de faciliter l'acquisition de la science dispensée en cette langue étrangère.

Cela passe d'abord par la réorganisation du curriculum des études et, ensuite, par l'application de la didactique adaptée du français langue étrangère. La réorganisation du curriculum devra porter entre autres sur l'affectation du volume horaire en reconsidérant l'importance des langues nationales et les branches de souveraineté[20]. Une didactique adaptée facilitera alors la rapide acquisition de connaissances. Les langues nationales revalorisées, grâce aux références régulières, et utilisées dans l'enseignement, comme matière d'abord, et ensuite comme outil de l'enseignement, combleront sûrement le déficit que l'on constate en améliorant le score des réussites scolaires.

3.1. L'enseignement du FLE par la Didactique Verbo-Tonale (DVT)

La didactique verbo-tonale (DVT) est, pour cela, l'un des instruments appropriés, qui permet à toutes les langues en présence de tirer avantage de la cohabitation. « Contrastive, cognitive [...] et interculturelle » (Besse 104), elle est parfaitement appropriée à [...] l'enseignement du français langue étrangère, grâce aussi à ses aspects individualisé et interactionnel. Excluant l'approche systématique et la correction collective, la DVT se base sur « une éducation

[19] On se rappellera que depuis la création du zaïre-monnaie, tout le monde a pratiquement oublié de compter en sa langue maternelle : cela n'est pas un bon signe pour la régénération des langues nationales.

[20] Signalons ici les branches comme l'histoire nationale, la sociologie et d'autres branches qui concernent l'âme du peuple. Ces branches devraient être attribuées aux enseignants académiquement qualifiés, compétents et nourris du souci constant du protectionnisme culturel et identitaire.

progressive de la perception, […] à travers de multiples essais et erreurs individuels », reliant l'apprenant et l'objet sur lequel il travaille (Besse 105).

Partant de la notion de « crible linguistico-culturel », elle postule que l'apprentissage (d'une langue étrangère) soit une intégration, une appropriation des règles et des normes de la nouvelle langue aux cohérences vécues et reconnues qui nous ont formé (sic !) dès l'enfance et qui nous constituent en grande partie, dans ce qu'on est et dans l'image qu'on se fait de soi et des autres» (Besse 104). Le crible en question repose sur le *filtrage* des cohérences perceptives de ce qu'on cherche à apprendre ; ces cohérences doivent être didactiquement accentuées et exploitées en vue d'atteindre une appropriation non aliénante.

Contrastive, la DVT repose sur la distance entre la culture des apprenants et celle que véhicule la langue (étrangère) qu'apprend. L'enseignant présente aux apprenants, du niveau avancé ou débutant, « des données étrangères qui contrastent nettement avec leurs normes et leurs références d'origine » (Besse 104), tels que les sons vocaliques phonémiques du français, susceptibles de créer la différence de sens des mots et qui n'existent pas dans les langues maternelles des apprenants(congolais) : les voyelles, orales arrondies fermées [y, u, ø], arrondie mi-fermée ou mi-ouverte [œ, ə], les nasales [õ] ; les consonnes chuintantes sonore [ʒ] ; et sourde [ʃ] ; les consonnes sifflantes sonore [z] et sourde [s]. De ce fait, l'approche suscite une motivation semblable à celle de l'exotisme. L'apprenant est donc amené à « prendre appui » sur « les résistances qu'opposent les cribles » pour reconnaître ces résistances en vue de « restructurer sa perception native en fonction des normes étrangères. Cela le conforte dans sa propre culture par la prise de conscience de ses spécificités » (Besse 104).

Dans cette didactique, on reconnaît aussi l'importance de la langue de l'apprenant et [de] sa culture, éléments sur lesquelles doit être basée toute pédagogie, car c'est l'apprentissage de la langue maternelle, comme moyen d'instruction à l'école maternelle et comme matière aux autres niveaux d'études, qui permettra de former un individu culturellement équilibré (Katongo 141).

***Cognitive*.** En supposant un contraste entre la langue/culture de départ et la langue/culture d'arrivée, la **DVT** permet de saisir la singularité de l'apprenant grâce à la différence de l'autre (exprimée par la langue qu'on apprend). Le va-et-vient interculturel – entre les deux pôles –,

fait « de stimulation et de distanciation, [...] relativise l'ethnocentrisme tout en admettant sa nécessité » (Besse 104). En cela, la **DVT** est particulièrement formatrice, car elle incite l'apprenant à apprécier son identité à sa juste valeur tout en lui faisant découvrir la culture véhiculée par la langue étrangère qu'il étudie.

Individualisée, cette approche permet à l'apprenant de « se percevoir et [de] percevoir l'autre » (Besse 105), tant il est vrai que « les normes pratiquées, et parfois [simplement] reconnues, sont relativement diversifiées et variables selon les individus », et qu'« il n'y a pas interaction entre deux cultures, mais entre des individus formés culturellement, c'est-à-dire ceux en qui se réfractent et s'individualisent normes pratiquées et normes reconnues » (Besse 105). C'est à cela que servent les techniques d'élucidation de cribles, d'interprétation et de correction qui doivent autoriser une forte *individualisation*.

3.2. Les interactions entre les membres du groupe-classe

Ces interactions rejoignent l'étape précédente, qui s'inscrit en elles. En effet, l'approche individualisée « suppose la négociation constante d'un sens qui se construit progressivement dans et par cette négociation » (Besse 105). L'enseignant découvre l'apprenant (dans ses manières de percevoir le monde) et celui-ci découvre le monde qui le constitue et celui qu'il cherche à s'approprier. La communication s'en trouve « rechargée sémantiquement », car elle porte non seulement sur des formes, mais aussi sur un contenu.
Le rôle de l'enseignant dans cette approche est de chercher à éduquer la perception de l'apprenant, pas en remodelant des données étrangères (par le rythme, l'intonation, les allophones, la combinatoire), mais en confrontant l'apprenant à des données étrangères aussi « authentiques » que possibles pour qu'il les interprète en fonction de sa propre langue/culture ; par approximations successives, il corrige ensuite cette première interprétation pour parvenir à ce que l'apprenant ait quelque idée de sa perception originaire en langue/culture étrangère (Besse 105).

L'objectif visé ici n'est pas l'acculturation de l'apprenant pour qu'il pense « comme un natif (français), mais simplement de développer chez lui un certain savoir-faire permettant de comprendre des manières de penser et d'agir étrangères et de parvenir ainsi à communiquer sa propre différence » (Besse 105). Une bonne place est ainsi faite à la langue et à la culture de l'apprenant, car, l'approche s'ancre sur le socle qu'elle implique : le « connais-toi toi-même »

socratique, qui est son préalable, valable dans toutes les relations interpersonnelles. Le préalable est donc la connaissance approfondie par l'apprenant de sa langue maternelle, car il est « important d'enseigner d'abord ce qui fait partie de l'expérience de l'apprenant » (Katongo 139). Faute de cela, tout l'effort n'aboutirait qu'à l'acculturation de l'apprenant. À partir d'une solide connaissance de soi-même, de son identité culturelle affermie et affirmée, on pourra percevoir et apprécier les « valeurs » de l'autre et l'aborder. Pour conjurer ce danger de l'aliénation culturelle, l'on doit se baser sur la langue première ou langue maternelle **revalorisée.** Ainsi, l'apprenant accueille la nouvelle langue tout en se référant à sa langue première : il comprendra mieux et intériorisera les points de convergence et de divergence. C'est l'une des meilleures façons de comprendre la nouvelle donne en se référant toujours à ses premiers acquis. Sinon, l'apprenant ne sera pour la nouvelle langue/culture qu'un vacuum à combler. Et le déficit de réciprocité prévaudra et frustrera même les locuteurs de la langue dominante (car au niveau des échanges culturels, ils ne bénéficieront d'aucun apport). Les locuteurs de la langue dominée étant dépouillés de leur âme, pour devenir des perroquets imitateurs (Hume 236) qui sauront prononceront « distinctement quelques mots du français ». (Tétu, 311.)

Conclusion

Le combat de la langue, « c'est (le) combat pour l'homme, pour son droit à l'existence au centre de sa culture, pour son droit à la vie dans une vie qu'il se choisit » (Calvet 12). L'établissement d'un programme de langue ne vise nullement à établir un conflit linguistique qui donnerait raison à J. L. Calvet, dont Le *Petit traité de glottophagie a été,* jadis, été qualifié de « feuille de chou, d'œuvre d'un socialiste en mal de popularité ». L'enseignement d'une langue étrangère doit être un enrichissement, et pour cela, la nouvelle langue doit s'arrimer à la première langue du locuteur et non la supplanter, dans lequel cas la nouvelle acquisition serait un appauvrissement.

Concluant son étude sur le plurilinguisme, Akkari (*op. cit.*, 136) insiste sur l'importance et la primauté de la langue maternelle dans l'acquisition de connaissances en notant le lien entre « la langue familiale (de l'apprenant) à celle du groupe social, puis à celles d'autres groupes », que ce soit dans l'apprentissage scolaire ou sur le tas. Citant Ducancel (2004) et Perregaux (2004), il signale, en rupture de ban avec l'ancienne tradition, « les interrelations complexes qui renvoient à plusieurs langues du répertoire individuel » (*ibid.*), rejoignant ainsi

Geiger-Jaillet (2005) qui cite Lietti[21], (94, p. 16), pour insister sur le « bilinguisme additif » ou « le bilinguisme dit équilibré qui suppose une compétence égale dans les deux langues,… (un bilinguisme) d'une espèce très rare (qui) réclame des soins constants »[22]. Pour l'acquisition des connaissances académiques, les responsables politiques devraient considérer la majorité des apprenants – démocratie exige ! – qui triment dans leur formation scolaire donnée en langue étrangère plutôt qu'une minorité de privilégiés qui tirent leur épingle du jeu grâce aux circonstances particulières[23]. Cela implique qu'en attendant d'introduire les langues nationales comme langues de l'enseignement national, il faudra :

i. veiller au recyclage (pour les enseignants déjà en fonction) et à la formation des candidats-enseignants du primaire et du secondaire aux approches pédagogiques du français langue étrangère, telle que la Didactique verbo-tonale de Bese ;

ii. veiller à l'application stricte et raisonnée de ces approches pour que la maîtrise des langues maternelles soit la plus profonde possible ;

iii. introduire progressivement le français dans le programme d'enseignement en surveillant l'application de ces nouvelles approches de manière à assurer la référence constantes aux langues maternelles, ce qui valorisera ces dernières et conscientisera les apprenants aux nouvelles acquisitions, non comme « des assemblages de systèmes linguistiques (…) mis en confrontation, (…), à considérer „„ dans des relations binaires, dichotomiques de face à face, (…), mais plutôt dans leurs interrelations complexes qui renvoient à plusieurs langues du répertoire individuel » (136).

Comme l'ont déjà fait remarquer les chercheurs didacticiens et autres psycholinguistes, la maîtrise de la langue maternelle est la clé qui ouvre l'esprit de l'enfant à l'acquisition d'autres langues et lui en facilite la tâche. Outre l'atteinte des objectifs de l'interculture et d'ouverture

[21] LIETTI, A.. , 1994, *Pour une éducation bilingue*, Paris, Bibliothèque Payot, in Geiger-Jaillet, Anemone, *op. cit.*, p. 31..

[22] Geiger-Jaillet, Anemone, (2005) *Le bilinguisme pour grandir. Naître bilingue ou le devenir par l'école*, Paris, L'Harmattan/Hongie, Harmattan Konyvesbolt/Torino, L'Harmattan Italia, 252 p.

[23] Depuis trop longtemps, le système éducatif de la RDC charrie plus d'échecs que de réussites ; celles-ci étant considérées comme des rescapés : ce qui ne correspond pas aux sacrifices que s'imposent l'État et tous les contribuables pour former les cadres nationaux.

au dialogue, la DVT, appliquée avec soins et rigueur, permet d'améliorer la réussite scolaire. Grâce à ses phases contrastive, cognitive et individualisée, elle permet de comparer la langue française à la langue de l'apprenant pour le conscientiser des valeurs intrinsèques de ses langue et culture ; cette phase vise essentiellement à valoriser la langue maternelle de l'apprenant, celle qui constitue le substrat linguistique pouvant supporter les nouvelles acquisitions. La phase cognitive vise à approfondir la connaissance de la nouvelle langue – celle qu'on utilise dans l'enseignement – en vue de la meilleure compréhension de l'outil d'enseignement ; ce qui minimise l'importance de l'obstacle que pourrait dresser sur la voie de l'assimilation de la science enseignée. La phase individualisée permet à l'enseignement de s'intéresser à chaque apprenant, à comprendre ses difficultés et à les résoudre, car les corrections collectives passent souvent sous silence les cas individuels et défavorisent ceux qui n'osent pas se manifester à cause de leur timidité.

Les apprenants formés au moyen de cette approche aborderont avec aisance une langue étrangère, quelle qu'elle soit ; ils assimileront plus facilement les connaissances communiquées au moyen de cet instrument et le résultat positif sera la réussite scolaire. Tout sera sauf : l'identité et la culture préservées ou recouvrées, les sciences maîtrisées et les échanges interculturels assurés. Mais, il faut la volonté de la part de l'enseignant ; l'effort attendu de lui est exigeant, mais il sera récompensé par la brillante réussite de ses élèves.

Bibliographie

– AGABLEMAGNON, N'Souggan, « Francophonie de langues africaines » in Dominique Gallet (dir.) (1982) *Dialogue pour l'identité culturelle*, Paris, Anthropos.

– AKKARI, Abdeljalil, 2008, « Le plurilinguisme lié aux migrations en Suisse : Entre contraintes institutionnelles et résistances des acteurs scolaires » 127-138, in Hélot, Christine/Benert, Britta/Ehrhart, Sabine et Young, Andrea, (eds) 2008, *Penser le bilinguisme autrement*, (Frankfurt Am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien, Peter Lang, 230 p.

- BALDE, Abdoulaye [1981] « Problèmes de choix de la ou des langues à enseigner » in *Bulletin de l'AELIA,* 4, mars 1981, pp. 6-18.

– BROGLIE, Gabriel de, « Le français pour qu'il vive », cité par Roger Pilhion [1989-1990] *Écho*, n° 56, n° spéc. *Francophonie*, Centre International de Recherche sur le bilinguisme, Université Laval, Québec [Canada].

– CALVET, Jean-Louis [1974] *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*. Paris, Payot.

– COULOMBE, Pierre [1998] « Le droit à la langue et le droit des langues, situation et tendances », « Séminaire du plurilinguisme et des langues nationales dans un contexte de mondialisation », *Actes du Séminaire de Québec*, 30 novembre et 1er décembre, pp. 21-34.

– DANNAUD, J. P. [1965] « Enseignement et avenir de la langue française dans les pays d'Afrique noire », *Coopération et développement*, p. 20, cité par Mineke Schipper [s.d.] «Traditional themes and techniques in African theatre and «Francophonie», *Theatre research international*, vol. 9, n° 3, p. 216.

– DUTCHER, Nadine et Tucker, Richard (1994), *The use of first and second language in education : A review of educational experience.* Washington, DC, World Bank.

– EDEMA, Atibakwa Baboya [1992] «Glottoculture et glottophagie en République démocratique du Congo», version remaniée de «Villes, enseignement et langues minoritaires au Zaïre : glottoculture et glottophagie», *Africaines 1*, pp. 41-52.

– FLAMAND, Jacques [1984] «Du bon usage de la traduction ou les risques d'aliénation culturelle dans un pays bilingue, le Canada», *Vivre le français. Dialogues et cultures*, 26, Vivre le français. Dialogue des cultures et formation de la personne, Actes du VIe congrès mondial, Québec, FIPF, pp. 107-112.

- GEIGER-JAILLET, Anemone, 2005, *Le bilinguisme pour grandir. Naître bilingue ou le devenir par l'école*, Paris, L'Harmattan, 252 p.
– GEORGES, Ludi, éd., *Devenir bilingue – parler bilingue, Actes du 2e colloque sur le bilinguisme,* Université de Neuchâtel, 20-22 septembre 1984, Tubingen, Max Niemeyer Verlag, 1987, 270 p.
-KAPANGA, Kapele [1997] *Qui perd sa langue perd son âme,* Actes du Colloque organisé au département d'Études françaises de l'Université Laurentienne, 28 février - 1 mars, Sudbury [Ontario], Institut franco-ontarien, 110 p. [Coll. *Fleur-de-trille*].
– Hélot, Christine/Benert, Britta/Ehrhart, Sabine et Young, Andrea, (eds) 2008, *Penser le bilinguisme autrement*, (Frankfurt Am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Wien, Peter Lang, 230 p.
- KAPANGA, Kapele (2003) «La survie de la francophonie en Afrique passe par l'enseignement des Africaines en langues nationales africaines» in Boidard, Cristina et Redouane, Najib (dir.) *Francofonía*, 12 (2003) *Littérature et société dans la littérature francophone du Maghreb*, p. 195-212.
– KATONGO, John William (1984) «Matériel didactique et culture des apprenants» in *Vivre le français. Dialogue des cultures et formation de la personne*, 26, Dialogues et cultures. Actes du
VIe congrès mondial Québec, pp. 139-145.
– MOATASSIME, Ahmed (1984) «Conditions de dialogue interculturel dans une perspective de développement» *Vivre le français, dialogue des cultures et formation de la personne*, 26, Dialogue et cultures. Actes du VIe congrès mondial, Québec, FIPF, pp. 93-97.
– NKONGOLO, M. (1985) «La crise du français chez les élèves zaïrois de l'école secondaire», *Africa*, vol. 40, 1, pp. 149-160.
– RUBANGO, Nyunda Ya (1986) «Le français au Zaïre : langue "supérieure" et chances de "survie" dans un pays africain», *Language problems & language planning*, vol. 10, 3, pp. 253-271.
– SCHIPPER, Mineke (s.d.) «Traditional themes and techniques in African theatre and «Francophonie», *Theatre research international*, vol. 9, 3.
– TASHDJIAN, Alain (1981) «Les langues nationales et l'enseignement primaire au Zaïre : une réforme et ses difficultés» *Bulletin de l'AELIA*, 4, mars, pp. 51-57.
– TÉTU, Michel (1989) «De "l'un" à "l'autre". La découverte progressive et lente de l'altérité», *L'identité culturelle dans les littératures de langue française*, Actes du colloque de

Pécs, 24-28 avril, par Árpád Vigh, (Rencontres littéraires francophones). A.C.C.T./Presses de l'Université de Pécs, pp. 305-321.
– VIGH, Árpád (prés.) (1989) *L'identité culturelle dans les littératures de langue* française, Actes du colloque de Pécs, 24-28 avril. (Rencontres littéraires francophones), A.C.C.T., Paris/Presses de l'Université de Pécs, 355 p.
– WEINSTEIN, B. (1984) «Francophonie : Language planning and national interests», in C. Kramarae et al. (dir.), *Language power*, Beverly Hills, Sage, pp. 227-242.
– (1980) «Language planning in Francophone Africa», *Language problems & language planning*, vol. 4, 1, pp. 55-77.